

PAGES

MANQUANTES

ALBUM LITTÉRAIRE ET MUSICAL

DE LA

REVUE CANADIENNE.

POÉSIE CANADIENNE.

MA JEUNE HIRONDELLE.

MA gentille Hirondelle
Au corsage d'azur
Oh ! dans le lac si pur
Reviens mouiller ton aile,

Reviens, pour moi ton cri joyeux,
C'est la douce voix d'espérance
Qui m'annonce des tems heureux :
Le souvenir des jours d'enfance,
Où je dorais, seul, en silence
Des rêves écoulés comme eux.

Mélancolie, amour ou maux
Il n'est rien que ton chant ne dise
Quand ton aile effleure les eaux ;
Comme la cloche de l'église
Qui rit à l'enfant qu'on baptise,
Ou qui gémit sur les tombeaux.

Du cœur navré ton chant si vif
Lamente tristement l'angoisse,
Comme l'écho qui d'un esquif
Répète les cris de détresse.
Aux villes où l'on rit sans cesse,
Ton chant n'est donc jamais plaintif ?

On dit que seul et loin des yeux
L'ennui toujours plus vif nous pèse,
Qu'à deux il est moins rigoureux ;
Reviens au haut de la falaise
Y suspendre ton nid de glaise,
J'ai besoin de gémir à deux.

Ma gentille hirondelle
Au corsage d'azur,
Oh ! le lac est si pur
Viens y mouiller ton aile.

Contre l'égoïste trône
Que chez vous encense la foule,
Contre l'orgueilleux couronné
De fiel en vain mon cœur refuse,
Dans l'ombre et seul, ma voix roucoule
Viens, à deux nous pourrons tonner.

Chez vous l'amitié, les appas
Se vendent pour de l'or qui sonne
Et que le cœur maudit tout bas ;
Mais chez nous le cœur seul ordonne
Et notre tendresse se donne
Mais on ne les achète pas.

Va ! délaisse ces toits brillans
Dont tes petits bloquent la frise
Et où t'insultent les passans,
Viens sous ma persienne grise
Ou dans le clocher de l'église
Jésus aime aussi les enfans.

Ici les fruits, les bleds, les foins
Nos champs arrosés d'eau rocheuse
Nous donnent plus que nos besoins,
Et si ta famille est nombreuse
Tu peux sans crime être glâneuse
Nous ne t'en aimerons pas moins.

Oh ! que j'entende encor ta voix
Qui vient au cœur, voix du ciel même
Hirondelle reviens à moi
Douce hirondelle, toi que j'aime,
Roi, j'offrirais mon diadème
Pour te voir, pour un cri de toi.

Ma gentille hirondelle
Reviens sur notre sol
Viens y poser ton vol
Ou viens sécher ton aile.

Le délicieux petit morceau ci-dessus est l'œuvre d'un membre de la *Société des Amis*, et à été lu devant cette société il y a quelques jours. L'auteur est un esprit délicat qui a reçu du ciel le don de la poésie. On ne pourrait mettre à la fois dans une même page plus de grâces, d'harmonie et de bonheur.

MORALE ET PHILOSOPHIE.

POUR LES FEMMES ET LA SOCIÉTÉ D'AUJOURD'HUI.



Je ne suis plus à l'âge où l'on cherche à plaire ; et d'ailleurs, j'ai toujours préféré la vérité à ces douces paroles qui ne dissimulent que trop souvent un mensonge officieux, et portent l'illusion (le pire des maux) dans l'esprit de ceux ou de celles à qui elles s'adressent.

Flattées, choyées, adulées, les femmes s'attendent trop souvent à recevoir des compliments. Aujourd'hui, nous ne comptons pas leur en faire ; il s'agit au contraire de rétablir les faits, et d'essayer de prouver aux femmes que, si elles se plaignent habituellement des hommes, en rejetant sur eux tout le malheur de leur existence, elles sont souvent aussi coupables que ceux qu'elles accusent. Je les suivrai dans toutes les phases de la vie, dans toutes les possibilités de l'existence : et d'abord, j'attaquerai leur éducation habituellement futile.

En effet, qu'apprend-on généralement aux jeunes personnes dans la plupart des maisons d'éducation dirigées par les femmes ? On leur enseigne à dissimuler et à plaire ; à peine s'occupe-t-on de leur inculper ces vérités sérieuses, morales, chrétiennes et fondamentales, qui devraient être la base de toute éducation sage et éclairée ; on leur dissimule le monde plutôt qu'on ne le leur explique ; et c'est à l'âge où le cœur parle, et où les passions s'agitent, qu'on les livre sans défense au tourbillon de ce monde qu'elles ignorent, et qui ne cherche qu'à les tromper, afin de parvenir plus sûrement à les séduire. On les occupe longtemps de ces sciences humaines qui, sans doute, ont leur bon côté, mais qui ne sont pas tout : on leur apprend la danse, la musique et tous les arts d'agrément ; enfin, on développe leur amour-propre et leur instinct de séduction ; on excite leur orgueil, en s'occupant beaucoup plus de cultiver leurs facultés physiques que leurs facultés morales ; on les fait comparaître au milieu d'un nombreux auditoire qui vient, en les enivrant, applaudir à leur succès ; et l'on s'étonne que ces succès deviennent pour elles une nécessité ; et qu'elle fassent tout plus tard pour les obtenir, en leur sacrifiant jusqu'aux principes dont à peine on leur a donné le germe.

On les instruit dans l'art de plaire, en négligeant de leur apprendre à mériter l'estime ; on s'occupe de leur toilette, on leur en donne le goût, le besoin ; et quand à leur esprit, on cherche à le rendre plus frivole que fort, plus superficiel que profond.

Les voilà jetées dans le monde avec tous les moyens de plaire et d'être séduites, sans préservatifs pour se défendre ; on leur donne, en un mot, des armes offensives ; mais où est le bouclier qui les préservera des coups qui leur sont portés de toutes parts ?

On leur parle long-temps d'avance de leur mariage, et de la nécessité de se montrer aimables pour arriver à en faire un avantageux, plus occupé que l'on est de la fortune que des qualités essentielles de celui qu'on leur propose ; ainsi, même dans un but légitime, on leur fait un besoin précoce, une nécessité de la séduction.

Leur a-t-on enseigné les devoirs de fille, d'épouse, de mère ? leur a-t-on dit ce qu'elles devaient être, ce qu'elles devaient faire pour ne pas éloigner l'homme dont elles doivent porter le nom ? les a-t-on éclairées sur les dangers du monde ? Leur a-t-on expliqué la vie avec ses périls ? — A-t-on eu le courage de dire à ces pauvres jeunes filles, que leur existence serait une vie toute d'abnégation, et que leur intérieur devait être leur première et presque leur seule pensée ! Leur a-t-on dit encore que trop d'exigence, qu'une humeur peu égale, que l'absence de douceur éloigneraient l'homme qu'elles ont tant d'intérêt à fixer ? Nullement, on leur apprend à le séduire, sans leur indiquer les moyens de l'attacher ; on les abandonne à leur destinée, en s'occupant peu ou point de savoir ce qu'elle sera ; et si on leur a fait contracter un mariage avantageux, suivant le monde, qu'importe le reste !

Leur a-t-on parlé de la contrariété habituelle, de l'aigreur, des reproches, de la révolte, de trop d'indépendance comme d'un ver rongeur qui ruine et détruit la paix et le bonheur intérieur ?

Tout ce que je dis ici s'applique également, ou du moins en partie, au pauvre comme au riche : pour tous, les mêmes devoirs et les mêmes intérêts. Aussi, dans ma pensée ne peut-on s'élever trop fortement contre ces brillantes maisons d'éducation où l'on donne aux jeunes personnes le besoin du luxe, sans les moyens de le satisfaire.

Si elles sont sans fortune, apprenez leur à travailler, et non pas à plaire : faites-en de bonnes et honnêtes femmes de ménage, et ne les réduisez pas plus tard au triste et méprisable état de courtisane.

Pauvres femmes ! en les accusant, je les plains. Aussi, je voudrais que ces réflexions profitassent aux maîtresses ou aux mères, comme à leurs élèves et à leurs filles.

Je prends les femmes dans toutes les conditions de la vie, bonnes ou mauvaises, légitimes ou coupables, les suivants pas à pas ; mais en les engageant, dans leur intérêt propre, à ne jamais s'écarter de la voie, que leur prescrit la religion comme l'honneur.

Voici la jeune personne devenue épouse. Que fait-elle le plus habituellement ? Honneur, mille fois honneur aux exceptions dont je serais heureux de citer bien plus d'un exemple ! je ne m'occupe ici que de la généralité,

Conséquente avec l'éducation qu'elle a reçue, elle songe à sa toilette, à son trousseau, à ses parures à ses robes, au monde qui la flatte, en l'accueillant avec bienveillance ; elle passe les nuits au bal, elle saute, elle danse, elle polke ; et dans le tourbillon elle craint de penser, elle ne réfléchit plus, elle se laisse entraîner, et déjà la séduction germe dans son esprit, si ce n'est encore dans son cœur. Et que dire de ces mises qui, en attirant tous les regards, font rougir celui qui devrait seul connaître ces trésors de beauté que le ciel lui a donnés en partage ?

Si un mot de reproche échappe au mari, on le reçoit avec humeur ; fatiguée de la veille la femme se lève tard le lendemain, est moins aimable, néglige en partie les devoirs et les soins de son in-

térieur. Comment s'occuper de son ménage quand le monde vous absorbe ? Déjà l'épouse n'est plus uniquement et entièrement au mari ; elle est à une société qui l'amuse et la charme. Le mari supporte, mais en comprenant l'inutilité comme le danger même des reproches, il se tait, en s'éloignant peu à peu de celle qui est entraînée, sans se l'être encore avoué ; mais alors qu'elle le sent, qu'elle s'inquiète et verse des larmes, il n'est déjà plus temps : elle regrette, mais une partie du mal est faite.

Disons-le, les femmes sont souvent aussi maladroites que coupables en ne rendant pas leur intérieur doux et agréable à leurs maris, et en ne leur offrant pas un visage toujours aimable.

Leurs efforts devraient tendre à faire goûter et sentir à ces derniers le charme du coin du feu, en leur faisant trouver plus de repos et de douceur auprès d'elles que nulle part ailleurs.

Au lieu de cela, le mari regrette souvent forcément d'être rentré chez sa femme, où sa présence devient presque ridicule au milieu de cette foule d'empresés qu'elle reçoit tous les matins.

Si trop souvent des hommes sont conduits et entraînés par des femmes indignes de les diriger, le monde est gouverné par des hommes ; et quel reproche n'est-on pas en droit d'adresser à ceux sur qui repose une si grande responsabilité ? Loin d'exercer une surveillance commandée par tous les intérêts de la société, sur les maisons d'éducation des deux sexes, ils laissent impunément chez les unes la frivolité l'emporter sur toute autre sentiment ; chez les autres, l'indifférence en matière de croyance, conduire la jeunesse à n'en avoir aucune, à se rire de tout ce qui est sacré, à errer incertaine entre toutes les doctrines philosophiques ou matérialistes sans songer à l'autre vie, et à ne considérer celle-ci que comme un passage sans autre but que le plaisir. De là surgit, au sein de la société cette malheureuse jeunesse, plus infortunée encore que vraiment coupable qui cherche l'instruction comme un but d'ambition, plutôt que comme un devoir ; qui est sans conscience parce qu'elle est sans principes, et qui s'énerve, avant même l'âge des passions, dans tous les raffinements de la volupté.

Hommes du pouvoir, conduisez donc le monde avec ces généralisations auxquelles on a enlevé jusqu'au germe de tout sentiment de délicatesse et d'honneur.

L'ambition et le luxe qui entraînent avec eux le besoin d'argent, étant devenus aujourd'hui le sentiment prédominant, chacun prend et cherche sans scrupule les moyens de le satisfaire ; les pères de famille ne songent plus, comme jadis, à faire adopter à leurs fils, leur honorable carrière. On se cotise, on se gêne, on s'endette, afin d'envoyer ses enfans dans une capitale qui, semblable à un antre immense, engloutit tout, la vertu, l'honneur, toutes les saintes traditions de la famille. Là, le jeune homme, livré à lui-même, oublie ses devoirs ; entraîné par l'attrait du plaisir, il néglige ses études et, arrivé à l'âge où il doit forcément choisir une carrière, il n'est en réalité apte à aucune ; il a épuisé toutes ses ressources, il a ruiné sa famille ; et cependant il lui faut à tout prix de l'argent pour satisfaire ses goûts ; aussi devient-il peu scrupuleux sur les moyens d'en acquérir, et donne-t-il la main à ces révolutions qui lui offrent l'espoir de parvenir.

Voit-il, par un hasard heureux, une carrière s'ouvrir devant lui, il y apporte ses goûts de dépense, et nullement la pensée de ses devoirs. Souvent efféminé par les excès, sa santé altérée lui

ôte toute force pour le travail, et prépare plus tard à la société une race dégénérée. Obligé de quitter enfin Paris, il va retrouver une famille ruinée par les sacrifices qu'elle a faits, désappointée, découragée ; et il reporte à la province la corruption de la capitale.

A-t-il, au lieu de cela, une fortune personnelle, il la gaspille, la dissipe, et cherchant sans examen le moyen de la refaire, il achève sa ruine. Il perd avec les engagements qu'il souscrit sans pouvoir les tenir, et les dettes qu'il contracte, cette considération qui devrait être le but de toutes les actions de l'homme. Il vit en mauvaise compagnie, négligeant la bonne qui le fatigue et l'ennuie ; et affichant le déshonneur et l'inconduite, il se rit des scrupules de ses amis qu'il cherche à entraîner, espérant de trouver une excuse dans le nombre des pervers.

Pas une lecture sérieuse, pas une étude ; toute une existence de plaisirs et de désordre.

Perdu au milieu d'une société de femmes sans mœurs, il calomnie la vertu des femmes en général, les jugeant toujours par l'exception, et rapportant parmi la bonne compagnie un ton et des manières qu'il a puisés dans la mauvaise.

Plus de délicatesse ou de bon goût en quoi que ce soit. Rire, boire, fumer, se divertir avec les camarades, tel est à ses yeux le bonheur suprême.

Une famille honorable en gémit, et verse souvent en secret des larmes amères. Le respect filial paraît aujourd'hui un devoir de trop vieille date pour s'y soumettre ; heureux encore si l'on écoute en silence les avertissements d'un père, sans joindre l'impertinence au refus d'y souscrire.

Les larmes, les inquiétudes, les tendres avertissements d'une mère, tout est brisé ; et la famille tremble en pensant que le déshonneur peut suivre de près une vie tout entière livrée aux désordres.

Les devoirs, les croyances, tout est tourné en ridicule ; là l'indifférence la plus complète remplace les pensées qui devraient être pour l'homme les plus sacrées.

On s'est couché au jour, on se lève à la nuit, et il ne reste pas une heure pour des études sérieuses. Chaque citoyen se doit au pays ; mais toute idée de devoir répugne à cette jeunesse efféminée par le vice, l'inoccupation et le désordre. Aussi, ajourne-t-elle autant qu'elle le peut, toute pensée de mariage. Cependant elle n'a plus d'argent, et un mariage avantageux, suivant le monde peut, en réparant le passé, l'aider à suffire à de folles dépenses. On hésite encore, mais une famille s'inquiète, elle presse, et bientôt toutes les hésitations vont cesser ; mais on cherche de l'argent, que fait le reste ? Le bonheur est à ce prix. Ce bonheur sera-t-il durable, et peut-il être assuré ? qui oserait l'espérer ? On se marie sans se connaître ; et habitué à ne jamais se contraindre on se révolte contre les défauts du caractère plus ou moins bon qu'on a rencontré, sans chercher à réprimer les siens, sans en avoir même la volonté.

Pour quelques instants, on a fait une espèce de trêve avec le plaisir, on s'est éloigné de ses amis ; mais on craint leurs reproches, on redoute surtout le ridicule, arme dont ils se servent avec adresse. Peu à peu on s'en est rapproché, et trop fréquemment l'on redevient, de nouveau, le compagnon de leurs désordres.

DE LA ROCHEFOUCAULD,
(Duc de Doudeauville)

LE CHATEAU DE SAINT-JAMES.



ES romans historiques, consciencieusement étudiés et heureusement réussis, sont rares. Ce doit être une bonne fortune pour les lecteurs de ce genre d'ouvrages qu'un livre qui réunit, dans des proportions remarquables, ces deux conditions vitales, sans lesquelles le succès serait impossible. *Le Château de Saint-James*, de M. Molé-Gentilhomme, nous a semblé, sous ce double rapport, mériter une attention toute particulière.

Nous ne suivrons pas l'œuvre nouvelle du jeune écrivain dans tous ses détails. Toute l'époque de Jacques II, c'est-à-dire la dernière lutte du papisme contre le protestantisme, y est représentée sous ses diverses aspects, et les faits de l'histoire, combinés avec les ressorts du roman, forment un ensemble à la fois intéressant et instructif. Nous nous bornerons à en extraire une épisode qui offre un tableau saisissant d'une des expéditions les plus terribles de ce temps, si fertile en violences et en cruautés de toutes sortes.—Tout le monde a entendu parler de ce fameux colonel Kirke, dont le nom est tracé en caractères de sang dans les annales anglaises, et qui commença avec une épée et des soldats ce que le juge Jeffries devait achever plus tard avec des réquisitoires et un tribunal. La scène s'ouvre au moment où Kirke, battant les provinces de l'Ouest, vient de faire la capture de plusieurs rebelles, et se rend à la première auberge venue pour instruire le procès de ces malheureux. Ces procès se divisaient ordinairement en deux parties bien distinctes : un souper et une pendaison.

Mais laissons M. Molé-Gentilhomme nous présenter lui-même cette effrayante peinture. On reconnaîtra dans le style vigoureusement accentué, dans la vivacité nette et précise du dialogue et dans la disposition des effets de scène, la consciencieuse habileté qui distingue toujours l'auteur de *Marie d'Anjou*.

I.

L'hôtelier Tibald ôta respectueusement son bonnet et bredouilla quelques politesses insignifiantes, qui se seraient indéfiniment prolongées, si le rude officier ne se fût hâté d'y mettre ordre.

—File devant moi, dit le colonel Kirke, et renvoie à une autre lune la suite de ton discours, enragé bavard !... Maintenant, ouvre tes oreilles et écoute.

Kirke et Tibald étaient entrés dans l'auberge. Ce dernier ne soufflait plus.

—Mes gens ont faim et soif. Tu les connais. Il nous faut un bœuf entier et une tonne pleine.

—Vous aurez cela, maître.

—Que le vin soit pur, l'ale mousseuse et le bœuf tendre. A quand la table ?

—Dans deux heures.

—Pas une minute avec. Songes-y. Le caveau du jardin est-il toujours vide ?

—Oui, maître.

—Donne-m'en la clé.

—La voici.

Kirke prit la clé et la lança à un de ses soldats en lui criant :

—James, tu connais l'usage de ce petit instrument. Introduis nos hôtes dans le salon qu'il ouvre. Aie du reste pour eux tous les égards qui leur sont dus. Prends garde qu'ils ne se rompent le cou dans l'escalier, et veille à ce qu'ils aient assez d'air pour ne pas étouffer d'ici à quelque temps. Procédons par ordre, et que chaque chose soit faite en son lieu. N'oublie pas surtout de visiter les menottes et de fermer la serrure à double tour.

—Comment, maître, fit Tibald d'un air capable, d'après ce que j'entends là... est-ce que... cette fois encore ?...

—Précisément, dit le colonel en baissant la tête en signe d'intelligence mystérieuse ; aussi, brave Kit, quand nous aurons fini de souper, tu porteras, comme tu l'as fait la semaine dernière, nos tables dans le jardin. Tu les placeras en amphithéâtre, tu sais, vis-à-vis le grand chêne du fond, dont les branches sont si commodément disposées... Je compte aussi sur toi pour me procurer un certain nombre de torches de cire, bien grasses, bien pétillantes, bien résineuses... car nous aurons fête aux flambeaux.

Le sens odieusement malin renfermé dans ces derniers mots n'échappa point à la subtile conception du tavernier, qui crut devoir répondre au disgracieux sourire du colonel par un sourire aussi laid.

Là dessus, le commandant étant allé rejoindre ses soldats, Kit commença les préparatifs du festin. Le boucher de l'endroit fut mandé en toute diligence, car l'importance de la pièce demandée valait bien qu'on se dérangeât.

Une demi-heure après, la provision était faite, le couvert mis, et la flamme montait, rouge et frémissante, jusqu'au haut de l'âtre.

Kit surveillait gravement son formidable rôti, et déjà son regard se posait avec complaisance sur certaines parties de chair que le premier feu avait coquettement rissolées, lorsqu'il entendit les soldats entonner de leurs voix rauques et traînantes une chanson demi-joyeuse, demi-funèbre, entrecoupée çà et là de juréments énergiques et de gros éclats de rire...

Les deux heures n'étaient pas encore écoulées lorsque le tavernier s'entendit appeler et tourna brusquement la tête.

C'était le colonel qui, à la tête de son troupeau, comme il le nommait lui-même, venait de paraître à l'entrée du fond en jurant et frappant le mur du plat de sa lourde épée. A cet avertissement, d'une éloquence non équivoque, Kit sentit ses jambes flageoler sous lui, et affirma sous serment qu'il lui avait été impossible d'aller plus vite, mais que, dans tous les cas, le souper allait être immédiatement servi, et que, si les convives étaient dans la

bonne disposition qu'il leur souhaitait lui-même, ils pouvaient dès à présent se mettre à table.

Kirke répondit aux protestations et aux conclusions du tavernier par une espèce d'exclamation brève et sourde, qui se traduirait assez exactement par ces trois mots : c'est bien heureux ! La vue du couvert mis avait d'ailleurs radouci son humeur tapageuse, et ses narines s'étaient voluptueusement dilatées en aspirant les merveilleux arômes distillés par la gigantesque lèche-frite. Remettant donc sa flamberge au fourreau et se tournant du côté de sa cour, il tira de sa gorge, à trois reprises consécutives, un sifflement aigu et prolongé, semblable à celui que font entendre les pâtres, lorsqu'à la tombée de la nuit ils veulent rassembler le bétail et rappeler leurs chiens. Les compagnons de Kirke formaient un véritable troupeau, et leur surnom, quant à l'obéissance passive, semblait on ne peut mieux justifié. En moins d'une minute, tous, officiers subalternes et soldats se trouvèrent rangés en cercle autour de lui.

—Le verrou de notre prison d'état est-il bien poussé, au moins ?

—Avec votre permission, colonel, répondit un des soldats, la prison d'état est une cave et le verrou un loquet, mais la garde n'en est pas moins sûre. Les deux sentinelles que vous avez désignées sont à leur poste.

—Bien !

Kirke, sans ajouter un mot, se plaça en tête de sa troupe en homme habitué à se faire suivre, et, indiquant du doigt la salle du banquet, se contenta d'articuler ces deux mots d'un ton sec et rude, qui eût parfaitement convenu au commandement d'une manœuvre :

—En avant !

Et le défilé commença.

Quelques mots sont indispensables au sujet de Kirke et de ses compagnons.

Peu après la restauration des Stuarts, Jean de Portugal, jaloux de renouveler avec le nouveau roi l'alliance consentie par Cromwell, avait supplié la France d'intervenir au traité. Tout était bon à Louis XIV pour affaiblir et humilier l'Espagne. Aussi négocia-t-il avec un grand zèle le mariage de Catherine de Bragançe avec Charles II. Cette négociation valut au jeune monarque une femme qu'il n'aima jamais, et à l'Angleterre la possession de deux places importantes, Bombay, dans les Indes, et Tanger, sur les côtes d'Afrique,—une forteresse et un comptoir. Le royaume fut mieux partagé que le roi. Des garnisons anglaises furent dirigées sur ces deux nouvelles stations. Kirke, esprit ardent et caractère aventureux, fut du voyage de Tanger.

Les oiseaux des tropiques doivent, dit-on, les tons chauds et colorés de leur plumage à l'atmosphère ignée qui les entoure et les pénètre. L'âpre climat et le soleil brûlant de l'Afrique produisirent sur le colonel Kirke un effet exactement semblable. Cette pâle et blafarde nature anglaise qu'il avait apportée de Londres ne résista point à l'action puissante de ce ciel qui, tantôt plein d'orages mugissants, tantôt chargé de vapeurs enflammées, figure, aux heures de calme, une feuille d'airain blanchie au feu. Il perdit, l'un après l'autre, les signes primitifs du pays natal. En quelques années, le baptême du midi transfigura complètement l'enfant du nord. La transformation était si absolue, qu'à le voir ainsi, avec sa force olivâtre et son chapeau de feutre gris, sa poitrine brunie et sa veste demi-boutonnée, ses mains noires et vertes, et le retroussis de ses manches plissé avec une certaine coquetterie, selon la mode du temps, on eût dit un Maure maladroitement affublé du costume anglais. Quant à son physique, il

était plutôt beau que laid ; mais cette beauté, contestable à certains points de vue, n'était à bien prendre, qu'une beauté de parade et de représentation. C'était la vigueur grossière du soldat arabe, jointe à la prestance ambitieuse du chef de tribu. On devinait sa vanité à la nonchalance affectée de sa démarche. Enfin, sa longue moustache grise, recourbée jusqu'au dessous de la lèvre inférieure, l'éclair fauve de ses yeux, l'expression plutôt insolente que brave de ses traits, et l'accent d'une voix moins imposante que brutale, complétaient un ensemble d'après lequel on se représentera aisément, — non pas l'habile capitaine d'une troupe dévouée,—mais un conducteur d'esclaves, farouche, intelligent, cruel, dont le cœur était sec, la tête vide, et la volonté de fer.

Tels chefs, tels soldats. Chacun de ces hommes était comme un reflet distinct de celui qui les commandait. L'un avait son air arrogant, l'autre sa tournure triomphante. Celui-ci, carré d'épaules et haut de taille, eût lutté de corpulence avec un boucher de la Cité ; celui-là, moins épais et d'une physionomie rusée, portait dans son sourire un mélange de méchanceté froide et de férocité railleuse.

Ces divers traits réunis formaient un type qui les renfermait et les dominait tous : celui de la force matérielle, qui agit sans mesure et frappe sans raison.

Quand ils eurent tous pris place autour de la table, Kirke se leva, et, frappant de son gobelet d'étain trois coups retentissants ;

— Holà ! s'écria-t-il, hola ! maître Tibald, l'heure est expirée ! commencez par nous donner une large cuvée de votre meilleur vin ! Mais rappelez-vous que je ne veux aucune des affreuses ripopées dont vous faites largesse aux passans sous la figure de boissons de France ou d'Espagne. . . . Nous ne sommes pas gens à nous contenter de ces nectars équivoques. . . . Nous payons cher pour avoir bon.

Le tavernier ne se fit pas attendre, et en un clin d'œil, les verres furent remplis jusqu'aux bord.

Kirke leva le sien pour donner le signal d'un toast et dit, au milieu d'un profond silence :

— A la bonne cause, mes enfans ! c'est-à-dire, à la cause de la religion contre les hérétiques, du roi contre les traîtres, et de Dieu contre Satan !

Le toast est la mèche allumée qui, dans un festin, met le feu aux esprits et détermine l'explosion des gaités bruyantes. La clameur qui répondit à cette provocation guerrière fut immense, prolongée. . . .

Enfin, on servit le souper. Le coutelas eut bientôt divisé l'unique pièce en diverses parts à peu près égales, et les plats qui les avaient recueillies furent servis l'un après l'autre au milieu des joyeux hourras de la troupe affamée. Le pain, coupé en morceaux d'une exigüité telle, qu'on eût pu accuser le tavernier de parcimonie, si l'on n'eût connu les mœurs carnivores de ces déterminés mangeurs, fut bientôt apporté et distribué. On envoya les pots d'ale et de vin faire un second tour à la cave, et, sur l'ordre exprès du colonel, Kit alla chercher une pleine cruchée de sa meilleure eau-de-vie. Le repas fut encore augmenté de tout ce qu'on put trouver dans la taverne de présentable et de nourrissant ; après quoi Kirke appela l'aubergiste et lui dit :

— Maintenant, nous n'avons plus besoin de rien. Dis à ton neveu—si toutefois il est bon à quelque chose, car il m'a l'air passablement nigaud,—de fermer les contrevents du dehors, et de veiller à ce que personne ne vienne nous déranger. Quand à toi, je n'ai pas besoin de te répéter ce que tu dois être : sourd

comme une enclume, discret comme les muets du sérail. Sous peine d'avoir affaire à moi, — et tu sais ce que c'est que d'avoir affaire au colonel Kirke, — je te défends, pendant tout le temps que nous serons ici, de boire, de dormir ou de manger, — de te laisser aller, en un mot, à aucune tentation qui puisse nuire à la régularité de ton service. . . . Du reste, libre comme l'air. . . . Va.

Il se produisit parmi les convives, après la sortie de Kit-Tibald, un phénomène très commun et pour ainsi dire inévitable en pareil cas. La première heure du repas fut admirable de silence et de recueillement. On n'entendait que le travail régulier des dents qu'aiguillait la faim, le bruit des rasades versées à la ronde et le choc belliqueux des verres. Mais, peu à peu, le calme se dissipa ; on distingua, à travers les respirations plus rapides, certaines syllabes isolées : quelques mots s'échangèrent ensuite, sans former aucun sens bien suivi ; puis enfin, ces sons réunis se heurtant les uns les autres, et le tumulte grossissant comme celui des vagues en pleine mer, la conversation éclata, générale, féconde, animée, — semée ça et là de gros rires, entrecoupée de jurons sinistres, de sorte que cette joie incessamment croissante eût pu être comparé à un de ses nuages noirs que pousse le vent du sud, et dont les flancs gonflés d'électricité annoncent la tempête par des grondemens sourds et lointains. . . .

Au bout de deux heures environ, Tibald comprit, à la fumée des pipes qui filtrait par les fentes des vieilles boiseries et à une recrudescence inopinée de trépignemens frénétiques, qu'une santé d'importance venait d'être proclamée, et que le souper tirait à sa fin. Il avait à peine achevé cette réflexion, que la porte de la salle, ébranlée par un vigoureux coup de pied, s'ouvrit toute grande en exhalant un son plaintif, où se confondirent à la fois le bris de la serrure et l'éclat du panneau. Kit soupira à l'idée d'une dépense dont certes on ne lui tiendrait pas compte, et se promit plus que jamais de prendre sa revanche sur la consommation. Kirke ne lui laissa pas le loisir d'établir son calcul sur des bases plus longuement raisonnées, car il cria presque aussitôt à tue-tête :

—Ho hé, Tibald ! —ho hé, Dovelv ! —ho hé, la maison !

Le tavernier accourut, l'œil écarquillé et l'air souriant.

—Monseigneur est-il satisfait ? Faudra-t-il. . . .

—Il faut te taire, bavard ! Nous n'avons point ici besoin de ta langue, mais de tes bras. Tandis que nous allons humer l'air un instant sous les grands chênes de ton parc royal, — car, en vérité, c'est une résidence de roi qu'on t'a donnée là, — tu vas porter ces tables, ces escabeaux, ces verres, sur la grande pelouse qui sépare la maison du jardin. Pour le reste, tu te souviens de mes instructions ?

—Comme si je venais de les recevoir.

Les compagnons de Kirke se pressèrent confusément aux deux issues qui ouvraient sur la cour. Si accoutumés qu'ils fussent à ces sortes d'orgies, le moment venait cependant où les alcools combinés de tant de boissons spiritueuses portaient dans leur poitrine un degré d'inflammation tel, qu'ils avaient besoin d'un peu de vent frais pour renouveler le jeu provisoirement comprimé de leurs poumons. Il résulta de cette hâte excessive une espèce de lutte, au milieu de laquelle s'entre-heurtèrent les injures et les horions. Il fallut l'intervention de Kirke pour faire cesser le désordre.

—Des querelles ici ? dit-il, en saisissant le plus mutin de sa main puissante. . . . vous savez bien que c'est défendu. N'êtes-vous pas tous des frères, puisque je vous aime tous comme mes

enfants ! . . . Or, qui aime bien châtie bien. Je brûle la cervelle du premier qui bronche.

Neptune, commandant aux flots courroucés de rentrer dans leur lit, n'était pas mieux obéi que le colonel Kirke ordonnant à ses soldats de faire la paix. Les plus hargneux affectèrent de sourire et s'élançèrent sur le gazon en se tenant mutuellement par le bras. La lune éclairait déjà l'hémicycle occupé par les tables chargées de provisions nouvelles. A cette vue, il y eut une sorte de ronde infernale entremêlée de hurras.

—Assis ! cria Kirke d'une voix de tonnerre, et, se tournant vers Kit, il ajouta :

—Toi, va dire à mes deux sentinelles d'ouvrir aux prisonniers la porte du caveau, et de me les amener ici. Ils se placeront là, sur cette marche de pierre, qui figurera, comme cela s'est fait la dernière fois, le banc des accusés.

—J'y vais, dit Tibald en s'éloignant.

Kirke reprit, en promenant son regard sur le cercle bruyant des buveurs :

—Maintenant, il ne me manque plus qu'un greffier. . . . Qui sera le greffier ? Qui sait tenir une plume parmi vous ?

—Moi, fit une voix dans l'ombre.

—Oh ! oh ! s'écrièrent plusieurs soldats, à qui le vin prêtait une sorte d'éloquence satirique et verbeuse ; oh ! oh ! Joshua Spilmann, le savant ! voici l'instant de mettre à profit les belles études que tu as dû faire lorsque tu fréquentais, en qualité de sharper (1), les eaux de Richemond, d'Epsom et de Tunbridge. —Ho, hé ! Spilmann, disait celui-là, tâche d'avoir l'air moins emprunté la plume aux doigts que l'arquebuse en main !

—Spilmann, ajoutait un autre, distingue-toi, mon garçon ! Il ne s'agit plus ici de prêter l'oreille et de rapporter ce que tu auras entendu. Te voilà greffier ! c'est presque un emploi d'honnête homme. . . . Comment veux-tu te tirer de là ?

Joshua Spilmann, grand corps sec et effilé, figure blême et impassible, avait traversé cette grêle de paroles sans en paraître ému. Mais Kirke, poussé à bout, finit par s'écrier avec impatience :

—Vous tairez-vous, railleurs imbéciles ! Vous vous moquez de Joshua Spilmann. Joshua Spilmann vous le rend bien. Voyez s'il s'inquiète de vos injures ; il n'a pas seulement l'air de les entendre. Ne vous y fiez pas pourtant, car il entend tout. Vous tuez avec l'épée les ennemis du roi Jacques. D'ailleurs, vous êtes des ingrats. Sans Joshua Spilmann, la journée d'hier eût été mauvaise. N'est-ce pas lui qui, après avoir flairé nos quatre rebelles, les a épiés, circonvenus, dénoncés, si bien qu'ils sont tombés dans le piège et que nous avons fait cette rafle magnifique sur laquelle nous ne comptons pas ? S'il y a fête ici ce soir, mes agneaux, et fête splendide, c'est à Joshua Spilmann qu'en revient tout l'honneur !

Joshua remercia le colonel d'une profonde inclination de tête, et s'assit à la place qu'il lui indiquait à sa gauche. Un mouvement qui se fit dans la direction de la cour de l'auberge attira de ce côté l'attention générale.

—Enfin les voici ! murmura Kirke, dont les yeux brillèrent d'un feu plus vif et parurent s'élançer en jets de flamme vers l'endroit d'où venait le bruit.

En même temps, il retroussa fièrement sa moustache, se raffermit sur ses jambes, comme s'il eût senti le besoin de se composer une dignité d'emprunt, et se versa gravement un verre de genièvre, qu'il avala d'un seul trait.

(1) Filou.

Ici, une légère digression devient nécessaire. Le même jour presque à la même heure, et par une coïncidence bizarre, une jeune femme, du sang le plus noble et le plus illustre, la fille de lord Barthwell, duc et pair d'Angleterre, avait été obligée, dans l'impossibilité d'avoir des chevaux pour continuer sa route vers Londres, de s'arrêter pour une nuit, à cette même auberge de Lil Thibald. Sa suite, composée d'une gouvernante et d'un vieux serviteur, reposait depuis près de deux heures. Elle même, logée dans la chambre la plus présentable de l'hôtellerie, chambre donnant sur les jardins, commençait à entrer dans le premier sommeil. Pauvre enfant, élevée loin du centre de l'activité publique, elle rêvait à sa vie passée, à un amour naissant qui vibrerait au fond de son cœur, à celui qu'elle aimait et qu'une longue absence séparait d'elle et aux obligations austères qu'allait lui imposer la vie de Londres sous la direction d'un père dont la sévérité n'avait jamais su se courber, même au souffle de la tendresse filiale. Elle regrettait dans un rêve les lieux où s'était passée son enfance, Bristol et le château de Blendhal.

C'est à ce moment même que le colonel et ses soldats avaient fait dans le jardin de Thibald leur irruption bruyante et tumultueuse. C'est là aussi que le commencement des nouvelles angoisses de Sarah Barthwell, qui seule dans cette chambre obscure, réveillée par des bruits sinistres, va se mêler par le regard à cette scène de barbarie et de désolation.

II.

Cependant, Sarah, tirée de son premier assoupissement, avait éprouvé cette crainte vague et indéfinissable dont il est presque impossible de se défendre quand on sort d'un rêve pour entrer en quelque sorte dans un autre, et que l'œil ouvert, l'oreille tendue, on ne peut se rendre compte des sons désordonnés qu'on entend. Assise dans son lit et immobile de frayeur, elle avait voulu appeler; mais les mots s'étaient glacés sur sa lèvre. Elle s'était dit ensuite qu'il valait mieux pour elle se recoucher et essayer de dormir. Mais le sommeil fuit quand on le cherche, et nulle volonté au monde ne saurait fermer des paupières qu'une réelle émotion tient ouvertes. Loin de se calmer, l'excitation de Sarah devint à chaque instant plus impatiente et plus vive. Et pourtant ce n'était point une curiosité vaine et stérile qui l'agitait ainsi.

Une voix lui disait tout bas qu'il allait se commettre près d'elle ou quelque forfait indigne, ou quelque atroce lâcheté. . . . Alors, elle obéit malgré elle à l'influence d'une inspiration mystérieuse. Peu à peu les draps se trouvèrent soulevés, l'un des côtés du lit s'affaissa sous le poids d'un corps qui glissait doucement jusqu'à terre, et une ombre blanche traversa la chambre à pas lents. Le carreau était glacé et l'air de la nuit avait dû plisser au moins d'un léger frisson les épaules nues de la jeune fille. . . . Sarah ne sentit pas le froid, tant la fièvre de l'inquiétude était mêlée à son sang; et quand au désordre où elle était,—désordre dont elle eût rougi en toute autre circonstance,—elle ne s'en aperçut même pas, tant sa préoccupation était grande et l'obscurité complète. Parvenue à la croisée, elle leva en tremblant le rideau qui la masquait tout entière, et là, appuyée d'une main sur l'entablement de la plinthe, tandis que de l'autre elle essuyait les gouttes de sueur qui coulaient de son front, elle contempla, dans l'immobilité d'une statue, un spectacle dont l'imagination, dans les écarts les plus hardis, eût à peine osé concevoir la sanglante horreur et l'effroyable étrangeté.

Accoudés en cercle sur les tables qui, nous l'avons dit plus haut, étaient disposées de manière à figurer un fer à cheval, les soldats de Kirke avaient devant eux d'énormes bouteilles à liqueurs, des vers aussi souvent vides que pleins, et l'épée hors du fourreau. Pourquoi ces préparatifs? S'attendaient-on, par hasard, à être obligé de ferrailer entre deux gorgées de kirsch? L'ennemi était-il aux portes, et l'ordre avait-il été donné de se tenir sur la défensive? Ces hommes, enfin, étaient-ils des lâches et buvaient-ils pour se donner du cœur? On eut pu le croire en voyant ce mélange bizarre de discipline et de licence. Les mousquets, disposés çà et là en faisceaux, achevaient de prêter à ce tableau le double caractère d'une scène d'orgie et de bivouac de campagne.

Toutes les têtes, au moment où Sarah s'approcha de la fenêtre, étaient tournées vers le milieu de l'hémicycle où se tenait, immobile et le front haut, un personnage d'une quarantaine d'années qui, malgré ses deux mains garrottées et l'état d'infériorité matérielle où on le voyait réduit, n'en dominait pas moins ses persécuteurs de toute la hauteur d'une conscience calme et d'un courage dédaigneux. La lueur rougeâtre de deux torches qu'on agitait de temps à autre près de lui, n'éclairait sur son visage ni les sillons nerveux de la colère ni les contractions de la peur. Baigné par cette vive lumière, son front paraissait à tous ce qu'il était en effet, calme comme celui de l'innocent, austère comme celui du martyr. Déjà Kirke lui avait adressé plusieurs questions d'un ton violent et railleur, sans qu'il y daignât répondre autrement que par un monosyllabe ou même par un silence obstiné. Incapable de comprendre cette protestation passive de l'opprimé contre l'oppresser, le colonel prit cette sérénité pour un défi, et sa fureur s'en augmenta. Il voulut toutefois encore se contenir, et articulait ses demandes d'un son de voix qui trahissait l'effort de cette modération factice :

—Se taire, dit-il, c'est avouer. Tu as donc réellement commis le crime dont on t'accuse?

—Je n'ai point commis de crime, répondit enfin le prisonnier, sans laisser paraître aucune émotion. Dites que j'ai fait l'action qu'on me reproche, à la bonne heure. Dieu et les hommes ne jugent pas de même, et la justice ne saurait être subordonnée aux questions de parti. Strafford, victime d'un peuple aveugle, Sidney, victime d'un roi passionné, sont deux martyrs (1). Quand vous me montrerez la loi anglaise qui punit l'hospitalité de mort. . .

—Halte-là! fit Kirke en frappant la table de son poing fermé. que parles-tu de la loi anglaise et d'hospitalité! L'homme qu'on a trouvé chez toi n'était-il pas un partisan de Monmouth le bâtard? Vive Dieu, l'ami! tu me fais l'effet d'un ressuscité des temps futurs qui, appelé devant Dieu à l'heure du jugement dernier se ferait bravement un mérite d'avoir hébergé le diable.

Des rires immodérés accueillirent la facétie du colonel. Cette ovation l'encouragea, et il continua sans s'arrêter :

—A propos du jugement dernier, tu sais que tu as encore un moyen de salut. Oh! vois-tu, nous ne sommes pas des Turcs, nous, et il ne s'agit que de s'entendre. Veux-tu abjurer?

Le patient se contenta de regarder le ciel, comme s'il eût voulu exprimer qu'il attendait toute sa force de cette source éternelle qui verse sur nous, au sein des plus grandes infortunes, l'espoir sans bornes et la résignation infinie.

—Allons, allons, reprit brutalement Kirke, pas tant de momeries. Dis un mot et j'écris au vénérable père Peters, qui me

(1) Strafford et Sidney, exécutés, l'un sous Charles Ier, l'autre sous Charles II. Ce fut Jefferies qui porta la parole dans le procès de ce dernier.

saura gré d'avoir rendu un fidèle au pape et une âme au ciel. Par Dieu ! c'est, je crois, t'offrir la vie à bon marché. En veux-tu ? N'en veux-tu pas ? c'est ton affaire... Dépêche-toi.

— Infâmes ! cria une voix mâle, qui sembla partir de la voûte du vestibule, et dont la vibration annonçait chez celui qui venait de parler une vigueur juvénile et une indignation longtemps comprimée. N'est-ce pas assez de torturer le corps, ne pouvez-vous laisser l'âme en repos ?

Le son de cette voix produisit sur Sarah Barthwell l'effet d'un dard aigu qui lui eût transpercé le cœur. Elle fut prise au même instant d'un tremblement si fort, qu'elle se fit de la muraille un point d'appui, et murmura, comme pour éloigner d'elle une pensée terrible :

— Non, non, — cela n'est pas possible... Je me suis trompée... Richard ! cette voix... oh ! ne m'envoyez plus de ces folles terreurs, ô mon Dieu !

Kirke se leva nonchalamment, et, penchant la tête pour mieux pénétrer du regard à travers l'épais nuage que la fumée du tabac répandait dans l'espace :

— Que nous veut-on là-bas ? dit-il, ah ! ah ! c'est vous, monsieur le dameret, qui amalgamez si plaisamment dans votre personne la sévérité des prétentions puritaines et les airs éventés d'un galadin. Soyez tranquille, votre tour viendra tout à l'heure, et alors nous nous occuperons de vous, sans oublier d'ailleurs vos deux amis que je viens de voir, avec plaisir, applaudir du geste à votre beau mouvement oratoire !...

Kirke fit un signe. Joshua lâcha sa plume, mit sous les yeux du colonel une feuille de papier où se trouvait tracé, en quelques lignes, à peu près illisibles, un simulacre de procès-verbal, — et disparut. Deux soldats s'approchèrent alors du condamné (car à ceci se bornaient les formes de ces procès en plein air), lui arrachèrent son manteau et le conduisirent vers un chêne que sa grosseur et ses tiges noueuses désignaient comme l'un des plus anciens de la futaie. Une énorme branche que l'arbre avait poussée de droite à gauche par un jet vigoureux et horizontal, semblait former le premier arceau d'une voûte ténébreuse et profonde.

A cette branche, flottait une corde.

Sarah voulut fuir ; mais ses pieds étaient collés au sol. Elle essaya de fermer les yeux, mais ses paupières n'obéissaient plus. Le corps raide et le regard pétrifié, il lui sembla, idée terrible, qu'au premier mouvement qu'elle tenterait de faire, elle tomberait pour ne plus se relever. Elle resta.

Les buveurs, pendant ces tristes préliminaires, étaient revenus à leur joie insolente et brutale. L'arc était tendu. Chacun voulait tirer sur la victime sa flèche imprégnée de fiel et de poison. C'était un admirable feu croisé d'injures et de quolibets. Tout à coup, il vint à ces gens heureux un scrupule, — une crainte.

— Et un bourreau ! s'écrièrent-ils dans une touchante unanimité. La semaine dernière, on nous avait prêté le bourreau de Bristol... Aujourd'hui, nous n'avons pas de bourreau !

— Oui dà, répliqua le colonel Kirke avec une ironie fanfaronne, vous croyez cela, mes dignes camarades ! Est-ce à dire que vous me jugeriez capable, à l'occasion, d'aller à la chasse sans prendre de fusil ou à la pêche sans me munir d'un filet ! Oh ! que non, s'il vous plaît. Ça, mylord Potence, montrez-vous !

Une tête maigre et osseuse, qui certes n'eût point déparé un squelette, se dégagait de l'ombre du taillis et se dessina aux reflets mobiles des torches que tourmentaient le vent. Bientôt on aperçut le corps entier. Après un premier moment de surprise, bien concevable à l'aspect de cet homme vêtu d'un pourpoint rouge

hermétiquement serré et coiffé d'un bonnet de même couleur, il s'éleva parmi la foule un murmure, au fond duquel on distinguait le nom de Joshua Spilmann. C'était lui en effet qui avait été, avec la preste agilité d'un clown, son feutre à grands bords, ses hauts-de-chausses flottants et ses bottes à entonnoirs.

— Eh bien ! enfans, que dites-vous de la métamorphose ! Riez-vous encore de Joshua Spilmann ? Avec un talent de transformation pareil à celui-là on est bien dangereux. Malheur à qui n'a pas la conscience nette et aura excité la haine de Spilmann ! Il le dénonce aujourd'hui et le pend demain. Joshua ! regarde un peu comme ils sont blêmes... laisse faire... ils seront de tes amis maintenant.

Le flegme de Joshua ne fut entamé par aucun de ces chocs successifs. C'est à peine s'il paya d'un imperceptible sourire la chaleureuse tirade du colonel. Ses nouvelles fonctions l'absorbaient tout entier. Il gravit lentement les degrés d'une double échelle que le tavernier avait, non sans intention, placée tout auprès du chêne, étendit le bras, et saisissant la grosse branche par le milieu, la secoua fortement, pour en éprouver sans doute la solidité. Cette première expérience ayant réussi, il fit subir un examen à peu près semblable au nœud coulant, dont il vérifia, en connaisseur émérite, le jeu facile et l'exacte dimension. Enfin il exprima, par un geste significatif, qu'il était prêt. Alors les deux aides improvisés, qui étaient entrés dans leurs rôles aussi franchement que l'exécuteur lui-même, poussèrent, plutôt qu'ils ne conduisirent, le condamné vers l'échelle. Le malheureux ne parut ni résister ni se plaindre. Il fit présent de son manteau à celui des deux soldats qui était le plus près de lui, monta les degrés d'un pas ferme, et se trouva face à face avec Joshua.

La peau basanée du colonel se nuança de pourpre. Il triomphait. L'orgueil du paon et la joie du tigre se confondaient sur cette physionomie vaniteuse et basse. Dans ces momens-là, quand l'ivresse du sang et celle du vin se mariaient dans son cerveau, Kirke se laissait aller à de folles hallucinations et rêvait, quitte à oublier ensuite son rêve, d'exploits gigantesques, d'élévation merveilleuse, d'un trône peut-être... La fortune de Cromwell, parti de si bas pour monter si haut, était le puissant opium qui produisait ces ivresses sans lendemain.

Mais les excursions du grossier soldat en dehors du monde réel n'étaient jamais de longue durée. Après avoir endossé en imagination l'armure d'un géant, il ne faisait nul difficulté de reprendre un uniforme à sa taille et de redevenir ce qu'il était, un simple colonel à la solde du roi. Ramené par cette idée salutaire au sentiment de son devoir, Kirke jugea indispensable de mêler à cette solennité triomphale les noms de ceux qu'il servait avec tant de zèle, et qui, du reste, l'en récompensaient fort bien.

— Amis ! s'écria-t-il en levant son verre, nous sommes ici maîtres souverains. Mais il y a au dessus de nous trois influences sacrées auxquelles nous devons rendre hommage. Une même pensée, un même but réunissent le roi qui veut, la reine qui approuve, et le ministre qui exécute. A eux trois donc, mes amis, un seul et même toast :

— « A Jacques II ! à Marie d'Est ! à Georges Jefferies ! »

Le toast fut répété au milieu de trépignemens et de hurrahs universels. Joshua Spilmann crut ne pouvoir choisir un meilleur moment pour accomplir son office. Il saisit le condamné à bras le corps, le hissa au niveau de la branche de chêne, et, par une manœuvre qui eût fait honneur à un praticien moins novice, lui passa la corde au cou et le lança dans l'espace...

Il y eut un immense éclat de rire, puis toutes ces voix enrôlées, traînantes, sépulcrales, entonnèrent une hymne impie, dont le sens, demi-religieux demi-profane, constituait à lui seul un nouveau sacrilège. Soudain, on entendit un craquement aigu et un bruit sourd,

Tout le monde se leva.

Le faux gibet était rompu et le patient gisait à terre...

Sarah regardait toujours.

Dans quel monde entrait donc Sarah? Quelle était cette vie inconnue, mystérieuse, entrevue seulement jusqu'alors des hauteurs de son innocence et de sa pureté, et dont la première porte, en s'ouvrant devant elle, lui laissait apercevoir un gouffre sans fond, tout rempli d'éclairs, d'orage et de sang?

L'initiation pouvait-elle être plus terrible?

Seule depuis la mort de sa mère, c'est-à-dire depuis son enfance, livrée ensuite à tout l'isolement de l'étude, devenue de plus l'élève et l'amie d'une femme qui s'était fait une joie d'exercer, au profit d'une filleule aimée, une sorte de survivance maternelle, Sarah Barthwell avait puisé dans son propre cœur et dans les inspirations d'une foi solide le sentiment du juste et de l'injuste, la conscience du bien et du mal. A peine savait-elle confusément ce que c'était qu'une loi écrite; mais elle croyait fermement, en dehors de toutes les choses de ce monde, à l'existence d'une loi divine qui indiquait à l'homme, dans la sphère de sa puissance temporelle, ce qu'il devait permettre ou condamner, glorifier ou flétrir. Or, cette scène, dont le hasard la rendait témoin, renfermait la négation de tous ces principes, le renversement de toutes ces idées. C'était comme un audacieux défi jeté à ses croyances de jeune fille et à ses illusions d'enfant. Elle essaya d'abord de soutenir la lutte et d'offrir à ces coups inattendus une âme vaillamment cuirassée. Elle voulut nier ce qu'elle voyait; elle se persuada même qu'elle était emprisonnée dans un de ces rêves insensés qui vous glacent, vous engourdissent et vous serrent le cœur comme dans un étai de fer; mais tout conspirait pour rendre impossible le recours à l'incertitude ou au doute. Les actions de ces hommes affreux étaient en harmonie parfaite avec leurs paroles, et une logique impérieuse liait l'un à l'autre tous les détails de cette lugubre fantasmagorie. Vierge ignorante et candide, elle voyait défiler devant elle, vivans et personnifiés dans la forme humaine, tous les sacrilèges, toutes les profanations, tous les crimes. Elle assistait, en un mot, à une saturnale des temps païens. Le blasphème, la barbarie effrénée, l'ivresse poussée jusqu'à la fureur, le droit de vie et de mort exercé en vertu de la force brutale, — voilà sous quelles invocations monstrueuses se célébrait une fête, — car c'était bien une fête, — où les rires ressemblaient à des grincemens, les chants de joie à des cris de rage... et cette fête avait lieu à la lumière des torches et à la face du ciel!... et ces hommes, loin de se cacher, loin de baisser la voix, semblaient affecter de n'avoir ni honte ni prudence... bien plus, comme si la mesure d'impudeur n'eût pas été comblée, ils cherchaient à envelopper dans leur infamie la royauté absente et associaient à toutes ces souillures des noms qu'elle avait appris à vénérer, les noms de Marie d'Est et de Jacques II.

Ces réflexions entretenaient chez Sarah une de ces fièvres sans nom qui vont progressivement jusqu'au délire, énervent les forces en les doublant et font ensuite passer le corps par toutes les phases d'une crise violente et complète, depuis l'excès d'une activité surhumaine, jusqu'à l'inertie de la prostration.

Parvenue depuis plusieurs minutes au plus haut point de cette crise, Sarah commençait à faillir.

La chute imprévue du patient avait attiré les assistans près du gibet, à l'exception toutefois de l'élite des buveurs, race éminemment jalouse de ses jouissances et qu'une curiosité frivole ne saurait faire renoncer à son goût favori. Une foule assez compacte se pressait autour de cette masse inerte, qui n'était plus un homme, mais qui n'était pas encore un cadavre. Spilmann, cependant, avec une aisance qu'un docteur en renom lui eût enviée, consultait les battemens du pouls, imposait les mains sur le cœur, palpaient les tempes et se grattait l'oreille d'un air capable, mais indécis. Kirke, impatienté, mit fin à cette consultation inutile,

— Eh bien! lui cria-t-il de loin, finirons-nous bientôt! Ton homme est-il trépassé?... oui ou non.

— Colonel, répondit Joshua d'un ton auquel il s'efforçait de donner une expression compatissante, le malheureux respire encore... Qu'ordonnez-vous de lui?

— Ce que j'ordonne de ton demi-pendu? Par tous mes patrons réunis, voilà une question passablement saugrenue... Ce malheureux, comme tu l'appelles assez drôlement, est ton créancier, Tu lui dois la mort... acquitte-toi! Il reste encore au chêne plus d'une branche propre au service. Pends-nous ce païen haut et court. Et vous enfans, une bonne rasade pour la dernière... Imittez-moi!

A ces mots, Spilmann se remit à l'œuvre.

Cette grande ombre blême, au milieu des teintes violacées qui chargeaient le fond du tableau, ressemblait à une divinité de l'enfer, entourée d'une sinistre et flamboyante auréole, où alla se fondre dans une sorte de jouissance hideuse, le froid de glace de ces cœurs blasés. Quand on le vit, assis pour la deuxième fois au sommet de l'échelle, soulever le patient d'un bras robuste, serrer du nœud fatal cette gorge palpitante, des hoquets de l'agonie, s'acharner enfin sur cette proie qui n'était, à vrai dire, qu'un lambeau de corps humain, ce fut une suite prolongée de rugissemens terribles. Kirke jetait encore une fois, à travers le bruit, le nom de la reine et celui du roi...

Joshua Spilmann redescendit de l'échelle en disant:

— C'est fait,

Sarah, en ce moment, crut pousser un cri. Son gosier n'exhala qu'un soupir imperceptible et sourd. Alors il lui sembla que des larmes enflammées lui baignaient le visage, et que ses tempes allaient se rompre sous les pulsations redoublées des artères que gonflait le sang. La mort doit parfois s'annoncer ainsi. Renversée de toute sa hauteur, elle pouvait se briser la tête sur le carreau... Dieu la sauva. L'instinct lui fit faire quelques pas en arrière, et elle alla tomber sur le lit.

MOLÉ-GENTILHOMME.

LES REGISTRES TROUVÉS A LA BASTILLE.



Il y avait à la Bastille une grande pièce remplie d'armoires très vastes, distribuées par cases, étiquetées des numéros de tous les appartemens du château. Les effets de chaque prisonnier étaient déposés dans la case correspondante au numéro de sa chambre. Lors de l'arrivée de chaque prisonnier, on inscrivait sur un livre ses noms et qualités, le numéro de l'appartement qu'il allait occuper, et la liste de ses effets disposés dans la case du même numéro. On présentait ensuite ce livre à la signature du prisonnier.

Un troisième livre en feuilles contenant les noms de tous les prisonniers et le tarif de leur dépense ; le relevé de ce livre passait tous les mois sous les yeux du ministre.

Le quatrième livre était un in-folio immense, ou plutôt une suite de cahiers grossissant chaque jour.

Ces feuilles, distribuées en colonnes, portaient des titres imprimés à chacune. Première colonne, noms et qualités des prisonniers ; deuxième colonne, dates des jours d'arrivée des prisonniers au château ; troisième colonne, noms des secrétaires d'État qui avaient expédié les ordres d'arrestation ; quatrième colonne, date de la sortie des prisonniers ; cinquième colonne, noms des secrétaires d'État qui avaient signé les ordres d'élargissement ; sixième colonne, cause de la détention des prisonniers ; septième colonne, observations et remarques.

Le livre de sortie contenait un protocole de serment et protestation de soumission, de respect de fidélité, d'amour, de reconnaissance pour le roi, d'assurance que les faits qui avaient compromis le prisonnier avaient été l'effet de l'erreur seule de l'esprit, d'actions de grâces de ce que le monarque n'avait pas livré à des commissaires extraordinaires, de promesse de ne rien révéler de tout ce qu'il avait vu et entendu pendant son séjour à la Bastille. Ce protocole, que tout prisonnier était obligé de signer avant sa sortie, était ainsi formulé :

“ Le....., étant en liberté, je promets, conformément aux ordres du roi, de ne parler à qui que ce soit, d'aucune manière que ce puisse être, des prisonniers, ni autre chose concernant le château de la Bastille, qui auraient pu parvenir à ma connaissance.

“ Je reconnais, de plus, que l'on m'a rendu l'or, l'argent, papiers, effets et bijoux que j'ai apportés ou fait apporter au dit château pendant le temps de ma détention.

“ En foi de quoi j'ai signé le présent, pour servir et valoir ce que de raison.

“ Fait au château de la Bastille, le jour, le mois, l'année, à heures.”

La septième colonne contenait l'historique des faits, gestes, caractères, mœurs et fin des prisonniers.

Ces deux colonnes étaient des espèces de mémoires secrets, dont l'essence et la vérité dépendaient du jugement droit ou faux, de la volonté bonne ou mauvaise du major et du commissaire du roi.

Un extrait de ce dernier registre montrera la grande variété d'individualités enfermées dans cette prison d'État. Nous prenons au hasard.

1686.—1687.

Charles Colomb, écuyer, appelé le comte de Longueval. Tireur d'horoscopes, se mêlant de deviner, donnant des drogues aux femmes et aux filles pour les faire avorter.

Le sieur Dugas, ci-devant capitaine dans royal-infanterie. Sorti, après deux ans de séjour à la Bastille, à la condition de ne pas approcher de vingt lieues des endroits où le roi sera.

Lettre de M. de la Reynie pour qu'on ne parle à personne du prisonnier amené le matin à la Bastille, et que personne n'ait connaissance de son nom. Lettre du chancelier le Tellier pour faire garder à vue l'homme que M. de la Reynie a envoyé à la Bastille et dont il lui mandera le nom.

On trouve :

Le nommé Desvallons, pour avoir tenu des propos insolents contre le roi.

La dame Desfontaines et ses deux filles, pour la religion.

Le père de Hanne, jacobin irlandais, fou dangereux.

L'abbé Dubois, homme méchant et chicaneur.

Laurent Lemière, garçon cordonnier, et sa femme, pour discours dangereux contre le roi.

François Brindejoing, chapelain, pour mauvais discours contre l'État.

Marguerite Bocquet, accusée d'avoir pris des enfans.

1688.—1689.—1690.—1691.

Rolland ; il voulait se donner au diable.

Joachim Girard, ci-devant valet-de-chambre et maître-d'hôtel du maréchal d'Aumont, pour recherches de trésor.

Poupaillard, mauvais catholique.

Le nommé Saint-Vigor, travesti en ermite, mauvais sujet.

Jean Blondeau, ermite, tenu pour suspect.

Jean Moreau, détenu pendant cinq ans pour avoir fait passer des dentelles en fraude.

Le comte de la Vauguyon et le sieur de Courtenoy, pour démêlés entre eux.

Pierre-Jean Mère, professant la médecine, pour mauvais remède qu'il distribua : transféré à Charenton après trente années de séjour à la Bastille.

Jonas de Lamas, boulanger, a vomé des excréments contre le roi ; transféré à Bicêtre après vingt ans de séjour à la Bastille.

Jean Pardiac, prêtre du diocèse de Condom, pour libelles contre les jésuites.

On trouvait sur les registres des notes ainsi conçues ; nous citons un peu le style :

“ Le sieur Perche, maître en fait d'armes, accusé d'avoir dit que le roi ne songeait qu'à sucer ses peuples, à caresser le menton de sa vieille, et qu'il sera bientôt le roi des gueux... etc.”

1707.—1730.

Fausse, sorcière, pierre philosophale, chercheuse de trésor, suspecte de poison, se mêlant de médecine.

Françoise Barrois, libraire, pour avoir imprimé et débité des livres défendus et séditieux.

Jacques Grinon, dit Belair, ci-devant lieutenant de dragons, depuis soldat aux gardes, conduit à la Bastille pour avoir fait la contrebande à main armée et tué. Condamné à être pendu, sa peine fut commuée en trente-six ans de galères ; puis on commua sa peine en une obligation de servir toute sa vie dans les gardes.

Poupée, portier, pour avoir répondu insolemment à une dame amie du comte de Charollais.

Le sieur Girault, pour avoir exposé des faux clercs à l'hôtel de Soissons.

Antoine Pasion, janséniste et convulsionnaire, condamné à deux heures de carcan.

Bourse, de longchamp, pour avoir contrefait de fausses lettres lettres de cachet.

Le sieur Pinault, avocat, sa femme, ses filles, porteurs de livres prohibés, cachés sous leur jupes en entrant à Paris arrêtés à la barrière.

1732. — 1734.

Fiel, cuisinier du collège de Navarre, un garçon-boulangier, un apprenti bourellier, une jeune ouvrière en dentelles, qui avaient des convulsions sur la ; les professeurs de convulsions accusés d'avoir montré, les clercs accusés d'avoir répété leurs leçons.

Le sieur de la Faye, capitaine de dragons, pour avoir interrompu le spectacle de la Comédie italienne.

Le sieur Robert de la Mothe, gentilshomme servant S. A. R. monseigneur le duc d'Orléans, pour avoir assassiné Bruny, limonadier, pour jouir de sa femme (ce capitaine n'est resté que six mois à la Bastille).

Soudan, dit le frère Canard : on l'appelait frère Canard, parce que, lorsqu'il était dans le monde, il barbotait dans toutes sortes d'impuretés.

La demoiselle Olier, colporteuse du roman obscène le *Portier des Chartreux*.

Sur ce livre d'érou, on lisait quelques noms de gens que le scandale de leur vie, l'improbité de leurs actions, rendaient dignes des geôles du Châtelet et du Fort-l'Évêque, auxquels ils avaient échappé par la faveur ; et ces coupables, que la loi n'avait pu atteindre pour un méfait, nous les trouvons à la Bastille expiant une peccadille, une phrase caustique, un mot piquant. On songeait moins à prêter force à la loi au nom de tous, qu'à protéger une haine, une vengeance ou un caprice individuel.

Une dame de Gotteville joua, dans le dernier siècle, un grand rôle parmi les femmes galantes : sa langue, disait-on, tenait de la griffe du singe ; elle était à la fois espionne et pamphlétaire.—Se trouvant sans ressources, elle écrivait au vieux maréchal de Richelieu que son intention était de publier les soixante-quatorze aventures de Mathusalem ; et le maréchal, qui voyait sous cette allégorie la batterie masquée que dressait contre sa réputation la folliculaire, lui faisait remettre vingt-cinq louis par Beaumarchais.

La dame Gotteville accusait réception de la somme en ces termes, à l'auteur du *Mariage de Figaro* :

“ Monsieur,

“ Je vous fais cette lettre qui vous dira que j'ai reçu les vingt-cinq louis du maréchal de Richelieu, et pour vous exprimer, monsieur, tout le mépris avec lequel je suis votre servante.

“ Signé GOTTEVILLE.”

Cette femme, malgré ses nombreuses escroqueries, ses attaques diffamatoires, et plusieurs actions qui appelaient la sévérité de la loi, eût long-temps joui de l'air libre et de l'impunité, si elle ne se fût avisée d'avoir une discussion en Hollande avec la maîtresse d'un ambassadeur qui avait la main longue. On fit enlever madame de Gotteville du territoire hollandais, et elle fut, pendant plus d'un an, privée de sa liberté en France, pour s'être moquée en Hollande d'une Espagnole maîtresse d'un ambassadeur. Pendant son séjour à la Bastille, madame de Gotteville eut plusieurs disputes avec le gouverneur. Un jour elle était aux prises avec lui sur la nourriture, dont elle se plaignait. Pour terminer la discussion, elle le regarda fixement et lui dit avec un très grand sang froid : “ Monsieur de Launay, je ne sais qui vous êtes, et cela m'embarasse pour vous répondre. Avant tout, dites-moi, ne seriez-vous pas de l'espèce de ceux qui mangent du foin ?”

De Launay quitta la partie ; mais le plaisant de l'aventure, c'est que le soir même en se mettant au lit, il trouva, au lieu de traversin, une petite botte de foin. Qui aurait fait cette espièglerie ! Le valet de chambre, fortement menacé, soutint que c'était à son insu.

Les recherches de de Launay furent inutiles. Il n'en fit qu'avec sobriété, tant il craignait que, dans le monde, on ne parlât de cette botte de foin.

En analysant cette liste, on voit la transformation que subit la Bastille, et comme elle s'éloignait de plus en plus du principe de son institution. Elle a cessé de renfermer les ennemis du roi, mais elle s'ouvre pour saisir les ennemis des jésuites ou des favorites ; elle fait crier au convulsionnaire, comme s'il s'agissait de courir sur des animaux hydrophobes ; l'hospice de ces pauvres fous est un cachot ou une tombe ; un enfant de sept ans, appelé Saint-Père, est incriminé à cause de son nom ; il est embastillé pour cause de religion. Obligante envers une société ou une académie, la police envoie à la Bastille les écrivains assez mal avisés pour combattre l'ignorance ou chaussonner les ridicules de ses protégés.

On met sous verrous les œuvres de l'esprit, et un marchand achète et enlève de la Bastille, à la condition de ne jamais leur laisser voir le jour, trois milliers quinze livres pesant de feuilles imprimées, signées Jean Jacques Rousseau, Mably, Helvétius, etc. . . .

Un compilateur demande que la Bastille punisse un autre compilateur qui, au lieu de prendre à la source première, s'est contenté de copier dans le livre du plaignant. . . . Cette singulière lettre, adressée au lieutenant de police, est signée de Sainte-Foin.

Quand les nouvelles à la main se répandirent dans Paris, les grands et moyens gentilshommes qui se trouvaient mordus par l'épigramme accablèrent la police de requêtes, afin de faire plonger dans les cachots les auteurs, distributeurs, colporteurs d'épigrammes à leur adresse.

MAURICE ALHOY et LOUIS LURINE.

L'AVANT-GARDE DE CHRISTOPHE COLOMB.



QUI appartient l'honneur de la découverte de l'Amérique ! Il n'est pas un enfant de sept ans dans nos écoles qui ne réponde pas le nom de Christophe Colomb, natif de Gênes et amiral de Castille. Pendant quelque temps, cette gloire fut contestée au navigateur génois sans parler même de Florentin Emerigo Vespucci, qui paraît n'avoir jamais songé à s'attribuer le mérite de ce grand événement, quoique le vulgaire lui en ait décerné la récompense en nommant d'après lui le continent nouveau. La cour de Castille eut avec les héritiers du grand homme des contestations terminées pourtant à l'avantage de la renommée de l'amiral et de la fortune des siens. Pendant ces longs débats, le fiscal (ministère public) fit aux légitimes prétentions de Colomb vingt-quatre objections, dont deux portaient sur ce que Martin Alanzon Pinzon, commandant de la *Pinta* dans le premier voyage et depuis ennemi acharné de l'amiral, avait communiqué à celui-ci ce qu'il avait appris à Rome, dans la bibliothèque pontificale, concernant l'existence des terres à l'Ouest. On avait revendiqué aussi la découverte pour les frères Zeni, navigateurs vénitiens qui, à la fin du quatorzième siècle ou au commencement du quinzième, rentrèrent chez eux, disant avoir pénétré dans des régions dont on ignore le site. Aujourd'hui justice est faite de tous ces dires. Colomb ne savait rien des Zeni et n'avait rien tenu de Pinzon qui pût avoir du poids dans son esprit. Cependant la discussion des documens historiques ne laisse plus de doute sur le fait même de l'antériorité d'autres voyages en Amérique. Les premiers qui touchèrent aux rives du nouveau continent furent des Scandinaves. Les hommes du Nord ou Normands furent les seuls jusqu'au douzième siècle qui eurent le goût des aventures romanesques, et qui agrandirent la passion du pillage jusqu'à l'ennoblir, en allant l'exercer au loin, en lui donnant le relief de grandes expéditions maritimes. On voit les Normands occuper successivement l'Islande et la Neustrie, conquérir la Grande-Bretagne, ravager les sanctuaires de l'Italie, ravir la Pouille aux Grecs du Bas-empire, et inscrire leurs caractères runiques sur les flancs d'un des lions que Morosoni enleva au Pirée d'Athènes pour en orner l'arsenal de Venise. Ce même peuple fut le premier qui pénétra dans le continent nouveau, et y eut des établissemens.

Il ne faut pourtant pas s'exagérer la difficulté qu'avait pour eux cette découverte. Ces hardis navigateurs avaient, pour ainsi dire des étapes marquées qui les conduisaient bien près du nouveau continent. Du promontoire de Tralée, en Irlande, au cap Charles du Labrador, il n'y a que mille six cent vingt-cinq milles marins, ou trois mille kilomètres. C'est un espace pareil à ceux qu'on était habitué à franchir dans la mer fermée des anciens, la Méditerranée. Mais en tenant compte des stations qu'offrent l'archipel Forcé, les îles Shetland et l'Islande, et en considérant que

le Groënland est de l'Amérique, la distance est bien moindre encore. De l'Islande à la pointe du Groënland il n'y a plus que mille trois cents kilomètres ; c'est un tout petit voyage, quelque chose de moins que de Paris à Cadix. Au reste, du Groënland aux côtes du Labrador, qui dépendent du Canada, il n'y a plus que sept cent cinquante kilomètres, un de ces trajets dont on ne parle pas. Une fois donc que les Scandinaves se furent établis en Islande, il était très probable que quelque navire égaré ou quelque pêcheur chassé par la tempête irait aborder au Groënland, et que de là on atteindrait le Labrador. C'est en effet ce qui a eu lieu dès la fin du dixième siècle. On pourrait même faire remonter plus tôt l'arrivée en Amérique de quelques scandinaves poussés par les vents. Les *Sagas* ou chroniques parfaitement authentiques qu'on a conservées en Islande, l'établissent de la manière la plus positive.

L'Islande, découverte et peuplée d'abord par les Irlandais, fut conquise pendant la dernière moitié du neuvième siècle par les hommes du Nord. De là, les Scandinaves ne tardèrent pas à atteindre le Groënland. Au printemps de l'an 984, Eric-le-Rouge, exilé d'Islande, se rendit dans cette contrée et fixa sa demeure à Brattalid, dans l'Eriesfiord. L'un de ses compagnons, Hériulf, avait un fils du nom de Biarne, alors en voyage en Norwège, qui, rentré en Island, voulut rejoindre son père pour passer l'hiver avec lui. Il partit avec le vend du nord, sans avoir jamais navigué sur ces mers. Après quelque temps, il fut en présence de terres qui ne se rapportaient aucunement à la description qu'on lui avait faite du Groënland où le bois manque. D'abord c'était un sol boisé, traversé par des collines ; puis un terrain plat et recouvert de forêts ; puis enfin une terre montagneuse et couverte de glaciers. Il ne descendit point, ne trouvant pas le pays assez séduisant pour y séjourner ; et tournant le cap de son navire, il se laissa aller au vent du sud-ouest qui le ramena en Groënland. C'était le nouveau monde qu'il avait vu du côté des bouches du Saint-Laurent, et où il avait dédaigné, dans son ignorance, de mettre le pied. Quelque années après, étant à la cour du Jarl (roi) de Norwège, il raconta ce qu'il avait observé. Le prince le blama de n'avoir pas donné plus d'attention à ces terres inconnues et boisées. Rentré en Groënland, il reprit ses récits. Leif, fils d'Eric-le-Rouge, lui acheta son vaisseau et s'y embarqua avec trente-cinq hommes, dont un Allemand nommé Tucker ; c'était en l'an 1000. On rencontra d'abord la dernière terre que Biarne avait observée, et on le nomma *Helluland* (pays du Plateau-Rocailleux) ; c'est probablement l'île de Terre-Neuve. Ayant pris le large et ayant cheminé au midi, l'expédition tomba sur une terre plate très boisée, qui fut appelé *Markland* (Terre-de-Bois) : c'est la Nouvelle-Ecosse. Plus au midi, deux jours après, un autre pays s'offrit à nos aventuriers, où ils descendirent et bâtirent les maisons en un point qui prit le nom de *Liefsbudir* (Maison-de-Leif). Le pays lui-même fut nommé *Vinland* (Terre-

de-Vin), parce qu'une plante à eux inconnue, la vigne, se présente sur leurs pas avec abondance. Tücker, qui était né dans un pays de vignobles, leur en révéla la nature à leur grande satisfaction. C'était malheureusement une espèce de vigne qui ne donne pas de vin, et dont le raisin même est détestable, mais qui est d'une végétation magnifique. Ils étaient sur le littoral de la Nouvelle-Angleterre, à la baie de Narragansett, aux confins des Etats de Massachussets et de Rhode-Island. Sur ce littoral est une île que la multitude des vignes sauvages a fait appeler du nom qu'elle porte encore, le *Vignoble de Marthe* (*Martha's Vine-guard*).

Cette expédition en attira d'autres. La plus remarquable eut lieu en 1007. Un homme riche et puissant, Thorfinn Karlsefne, accompagné de Snorre, et Biarne Grimolfson, assisté de Thorhall Gamlason, partirent du Groënland pour le Vinland avec cent soixante hommes. Cette fois on rencontra les Esquimaux, qui depuis ont été refoulés au nord. On se battit sur les bords de la baie de Narragansett. Rebutés par la présence de ces ennemis, les blancs cherchèrent un terrain où ils pussent se livrer à la culture sans être inquiétés. Ils vinrent plus près de la côte et dans l'île de *Martha's Vineyard*. Parmi les chefs de l'expédition, les uns périrent, les autres retournèrent en Groënland ; toutefois, une petite population européenne se fixa en Vinland. D'autres aventuriers explorèrent sommairement des côtes plus méridionales, celles des Etats de Connecticut et de New-York, de New-Jersey, de Delaware, de Maryland. L'un des évêques du Groënland, Erie, vint en 1121 visiter ses ouailles éparses dans le Nouveau-Monde. Il y a même lieu de croire qu'il s'y établit. Plus tard, en 1826, des expéditions sorties des ports du Groënland allèrent mettre le pied sur les terres arctiques, sous les auspices de quelques ecclésiastiques de l'évêché de Gardar. Une pierre runique, trace de leur passage, a été découverte en 1824 dans l'île de Kingiktorsoak, par soixante-treize degrés de latitude boréale. C'était une région inhabitable, et les colons rebroussèrent vers des contrées moins disgraciées de la nature.

Il est présumable que d'autres Européens avaient pénétré en Amérique, car les *Sagas* font mention d'un pays nommé Terre des hommes blancs *Huit. ammaland*, ou la Grande-Irlande, où se seraient établis quelques Irlandais. De même il est difficile de ne pas admettre que les Scandinaves ou certains Européens sur la nationalité desquels plane un épais mystère, eussent visité en Amérique de très beaux climats. L'un des *Sagas* expose les aventures fort simples au surplus de Gudleif Gudiaugson qui, se rendant d'Irlande en Islande, aurait été détourné de sa route par les vents, et jeté sur une côte méridionale, comme serait l'une des Carolines ou même la Floride; où il retrouva Biorn Asbrandson, exilé de l'Irlande par suite de ses relations avec Thuride de Frodo, sœur de Snorre Gode, préfet de Helsgafell. Les naturels voulaient faire un mauvais parti à Gudleif, lorsqu'arriva un vieillard à barbe blanche, entouré des signes du commandement, qui fut fait l'arbitre du sort des étrangers. Gudleif lui ayant dit qu'il était de l'Islande, et du district de Borgarfjord, le vieux chef lui demanda des nouvelles de presque tous les hommes distingués de cet endroit, et s'informa en grand détail de Gode Snorre, de Thuride, sa sœur, et de Klartan, fils de celle-ci. Ensuite il mit les étrangers en liberté, en leur conseillant de s'éloigner au plus vite, de peur que les naturels ne se repentissent de leur avoir fait grâce. J'emprunte la fin de cette aventure à l'élégante traduction qu'a faite M. Marmier d'un Mémoire de M. Rafu, qui est le

secrétaire de la Société des antiquaires du Nord, et le plus actif de ses membres.

—Mais demanda Gudleif, si le sort nous ramène dans notre pays, qui nommerons-nous alors comme notre sauveur, à qui nous devons la liberté ?

—Voilà de quoi je ne saurais rien vous dire, répondit-il, parce que je n'aimerais pas que mes parens et mes amis fissent le voyage que vous auriez fait sans mon secours ; mais je suis maintenant si avancé en âge qu'à toute heure je puis attendre la fin de mes jours, et même si Dieu me prête vie encore quelque temps, il y a ici tant d'autres hommes plus puissans que moi qui ne voudraient pas du bien aux étrangers ; mais ces hommes ne sont pas près de l'endroit où vous avez abordé.

Il fit alors réparer leur vaisseau, et resta lui-même auprès d'eux jusqu'à ce que le vent leur devint favorable. Avant de prendre congé d'eux, il ôta de sa main un anneau d'or qu'il remit à Gudleif avec une bonne épée, en lui disant :

—Si le sort vous accorde de revenir en Islande, vous remettrez cette épée à Kiartan, fermier de Frodo, mais l'anneau à Thuride, sa mère.

—Mais que faut-il répondre, reprit Gudleif, lorsqu'on me demandera qui leur envoie ces objets précieux ?

—Dites alors, lui répondit-il, que celui qui les leur envoie était plus dévoué à la dame de Frodo qu'il ne l'était au gode (préfet) de Helgafell, son frère ; mais si quelqu'un croit savoir qui a possédé ces objets, je vous prie de lui dire que je recommande à tout le monde de ne pas venir me trouver, car ce serait une entreprise bien dangereuse, si en débarquant ils n'étaient pas aussi heureux que vous l'avez été. Il faut savoir que ce pays est d'une très vaste étendue, qu'il n'a que peu de ports, et que les navigateurs étrangers courront risque d'être traités en ennemis par les habitans.

Après leur avoir ainsi parlé, le vieillard prit congé d'eux, et Gudleif partit. Il arriva en Irlande bien tard dans l'automne, et il passa l'hiver à Dublin. L'été suivant, il fit voile pour l'Islande où il remit les présens qui lui avaient été confiés, et personne ne douta que l'homme dont il parlait ne fut bien réellement Biorn Asbrandson."

Les antiquaires du Nord revendiquent même pour les Scandinaves l'honneur d'avoir vers le même temps débarqué au Brésil, qui, en effet, s'avancant comme un immense promontoire dans l'Atlantique, est plus accessible que le pays du fond du golfe mexicain. On dit avoir trouvé près de Bahia des ruines qui confirmeraient ces assertions. Il est infiniment probable que, dans les prétentions soulevées par les Scandinaves de nos jours en faveur de leurs pères, il y a de l'exagération. Le patriotisme de fils réclamant pour la gloire de leurs pères est prompt à s'exalter, et se montre plus envahissant encore que celui des guerriers qui veulent agrandir le territoire de leur pays. Dans cette noble revendication des droits de ses ancêtres, on est porté à forcer les interprétations, naturellement élastiques, de textes souvent peu précis. Mais pour ce qui est de l'Amérique du Nord, du Labrador, de la Nouvelle-Ecosse, des Etats de Massachussets et du voisinage, on n'en peut douter.

Dans son *Histoire de la géographie du nouveau continent*, M. de Humboldt ne met pas en discussion la découverte par les Scandinaves, tant il la considère comme parfaitement démontrée. En fait, lors même que les *Sagas* de l'Islande n'existeraient pas, tout autorise à penser que des blancs venus d'Europe avaient pénétré en Amérique bien avant Colomb. Le souvenir s'en retrou-

vait, enveloppé de fables religieuses, chez les plus importantes des nations de l'Amérique. Les Mexicains avaient le culte du roi et dieu Quetzalcoatl, qui au lieu d'avoir, à l'image des races américaines, la peau rouge et la barbe faible, était blanc et très barbu, et qui, après avoir fait goûter aux hommes les douceurs de l'âge d'or, s'était embarqué, pour le mystérieux pays de Tlapallan, situé au-delà des mers, dans la direction de l'Orient (qui correspond à l'Europe), en annonçant qu'il reviendrait un jour ou enverrait à sa place des hommes barbues et blancs comme lui. N'était-ce pas une réminiscence de quelques hommes de l'Europe que le grand courant équatorial ou les vents alisés avaient transportés au Mexique ou dans une des régions du voisinage, ou même l'effet d'une rumeur vague de l'arrivée des Scandinaves dans quelque contrée éloignée de l'empire mexicain ?

Les objections aux prétentions des Scandinaves semblent pourtant très fortes. Comment se peut-il, leur dit-on, qu'un événement aussi important ait passé inaperçu ? Comment un concert de réclamations ne s'est-il pas élevé dans le Nord à la nouvelle des découvertes de Colomb ? Comment dans le Vinland n'a-t-on trouvé aucun vestige authentique de la présence des Scandinaves, ni un édifice, ni le bétail dont ces colons avaient été infailliblement accompagnés, ni le blé qu'ils ont dû cultiver ? Pourquoi toute relation aurait-elle cessé entre ces colonies et leur métropole, et comment auraient-elles disparu ? Ces objections, formidables en apparence, se réfutent assez victorieusement, pourvu qu'on se reporte au temps et qu'on tienne compte des événements de l'histoire, ainsi que de la situation physique, politique et morale des pays colonisateurs et des pays colonisés.

Le Helluland, le Markland, le Vinland (Labrador, Nouvelle-Écosse, Massachusetts), n'avaient rien de ce qui pouvait frapper l'imagination des peuples et exciter une sensation dans la chrétienté. On n'y trouvait ni trésors, ni cités, ni même des terres fertiles. Point d'empire à soumettre, de fief à gagner, de butin à ramasser, rien de ce qui aurait tenté des conquérans. Quelques misérables tribus d'Esquimaux y vaguaient, traînant la plus triste existence. Sans doute il y avait des terres vacantes, tout y était à cultiver, mais ce n'est pas ce qui manquait en Europe. La moitié des plus belles régions de l'Europe tempérée était en friche. L'attention des nations européennes, fort grossières alors, était tournée vers l'Orient, où se précipitaient les croisés. On pouvait s'occuper quelque peu de ces découvertes en Norvège, mais les nouvelles ne se transmettaient pas aisément de là à l'Italie, à la France, à l'Angleterre. Les établissements des Scandinaves dans le Vinland ne purent jamais être que très petits. La grandeur des colonies se mesure à la puissance du peuple colonisateur. Or, quelles ressources pouvaient offrir l'Islande et le Groënland ? C'étaient des pays pauvres par excellence, alors que toute l'Europe était pauvre. Ayant de beaux arbres autour d'eux, les colons durent bâtir en bois, et de pareils édifices ne laissent point de durables vestiges, et ces édifices probablement ne furent jamais que des cabanes.

On cite près de New-Port, sur la baie de Narragansett, une construction circulaire en pierre qui pourrait remonter à ce temps-là, et qui ressemble d'une façon surprenante aux baptistères extérieurs que l'on joignait alors aux églises. J'avoue cependant que je suis passablement incrédule à l'endroit de ce baptistère, car ce sont les débris de l'église qui prouveraient quelque chose, et non pas cette tour ronde, qui a pu tout aussi bien être un moulin élevé par les colons anglais et qui en porte le nom. Si ce baptistère a survécu, pourquoi l'église a-t-elle disparu ? Ainsi l'on

peut admettre qu'il n'y a pas d'édifices d'origine scandinave dans l'ancien Vinland, mais aussi bien cette absence ne prouve rien. De même dans ces pays, où l'hiver est rigoureux bien plus qu'en France, le bétail a besoin de passer l'hiver dans des étables, et une fois les hommes partis ou tués, bœufs et moutons durent périr au lieu de pulluler comme les bêtes jetées par les Espagnols dans les Pampas, sous le beau ciel de Buenos-Ayres, ou dans les tièdes pays qui se déploient au pied des Cordelières. Quant au blé, à l'orge ou à l'avoine, qui aurait pu les conserver là où il n'y avait que des Esquimaux, race stupide et fainéante, parmi laquelle il n'y avait pas de Triptolème ?

Ces établissements, faibles embryons, se fussent développés probablement si le Groënland et l'Islande eussent prospéré. Malheureusement ces pays subirent bientôt une déplorable décadence, motivée par diverses causes. Après s'être maintenus jusqu'à la moitié du quatorzième siècle, les établissements du Groënland furent ruinés progressivement par des monopoles destructeurs du commerce, par une invasion des Esquimaux, par la peste noire qui ravagea le Nord de 1347 à 1351, et par l'attaque d'une flotte ennemie venue on ne sait d'où. Bientôt le Groënland fut abandonné, l'Islande subit une décadence dont la preuve est visible. Tout porte à croire que les établissements du Vinland périrent dans les désastres du Groënland. Comme ils n'avaient jamais répandu le moindre éclat, ils étaient complètement oubliés lorsque les découvertes de Colomb, faites sous les étendards de la nation alors la plus puissante de l'Europe, vinrent remplir l'Europe d'admiration et de joie.

Circonstance remarquable, Colomb, alors qu'il était établi en Portugal, fit des voyages lointains, l'un, entre autres, dans les mers du Nord, et il toucha en Islande. Lorsque, près d'un siècle après sa mort, fut retrouvé le récit d'une des expéditions des Scandinaves, on prétendit qu'il avait recueilli dans cette île quelques traditions sur le Vinland, et que c'était ainsi qu'il avait conçu son plan de voyage, et on le soutient aujourd'hui encore dans ces régions du nord. L'assertion est en effet plausible. Mais M. de Humboldt y répond que le voyage de Colomb dans les mers septentrionales est au plus tôt de 1475 (M. de Humboldt dit 1477), et que, dès 1474, dans sa correspondance avec Toscanelli, l'illustre Génois mûrissait déjà ses desseins, qui reposaient sur sa croyance à la rotondité de la terre ; fait d'où il concluait que l'on pouvait atteindre le *pays des épices* (l'Inde), le *Cathay* ou *empire du Grand-Kan* (la Chine), en marchant d'orient en occident, aussi sûrement qu'en allant d'occident à l'orient, car des deux façons également, la terre étant ronde, on en fait le tour. Et comme son ami Toscanelli et lui-même, par l'effet d'une bienheureuse erreur, supposaient la route d'orient en occident plus courte l'une que l'autre, la seule à laquelle on songeât alors, il voulait diriger son navire vers l'ouest ; ce qu'il fit enfin sur la flottille que lui confièrent les souverains des Espagnes en 1492, et ainsi il arriva aux Antilles américaines sur lesquelles il comptait si peu, qu'il les prit pour des îles des mers de la Chine.

La Société des Antiquaires du Nord, pour élever un monument à la gloire des Scandinaves du moyen-âge, et établir aux yeux de la postérité les titres de ces hommes vaillans, a entrepris la publication de la collection de documens originaux. Ayant compulsé tous les manuscrits les plus authentiques, elle en donne une traduction danoise et une en latin, accompagnée de recherches archéologiques et géographiques. Elle y a joint des vues des anciens monumens avec les inscriptions trouvées, aux Etats-Unis, dans le Massachusetts et le Rhode-Island, et des recherches géogra-

phiques pour déterminer les emplacements et des noms actuels des localités dont il est question dans les *Sagas* sur le Vinland, le Markland, l'Helluland ; et enfin des *fac-simile* minutieusement exacts d'anciens parchemins et de cartes. Les pièces de ce solennel procès sont ainsi mises entre les mains des savans de tout l'univers.

Nous ne croyons pas nous hasarder beaucoup en disant que le procès est déjà jugé et que l'arrêt est prononcé. Les premiers, les Scandinaves ont foulé le sol de l'Amérique du Nord. On ne peut leur en contester le mérite ; mais c'est Colomb qui y a conduit la civilisation ; c'est Colomb qui a livré à l'Europe ce magnifique domaine, avec ses trésors en métaux précieux, sa végétation magnifique et variée, ses fleuves sans pareils, ses sites enchanteurs ou imposans, ses espaces fertiles pour l'établissement de nouveaux empires. Les Scandinaves, animés d'une audace dont ils ont ailleurs donné des preuves, furent en Amérique comme des enfans

perdus de la société européenne, qui s'ignorait encore elle-même. Ils y furent délaissés comme des enfans perdus, et nos générations recueillent aujourd'hui leurs faits et gestes avec le sentiment qui porte les hommes religieux à ensevelir ceux qui sont mort courageusement et à placer des fleurs sur leur tombe. A eux l'estime due à l'homme intrépide qui combat et périt dans l'obscurité, sans espérer que ses amis le pleurent et que ses fils le vengent ! Jusqu'à ces derniers temps, les navigateurs scandinaves étaient comme les ombres des héros qui, d'après la mythologie antique, erraient tristement aux sombres bords, faute d'avoir obtenu de la piété des hommes une sépulture. Qu'on leur ouvre les champs Elysées de l'histoire ; qu'on écrive leurs noms au panthéon. Mais à Colomb seul reviendront les hommages des peuples reconnaissans : c'est lui qui sera béni comme le bienfaiteur des hommes, comme ayant doublé la création.

MICHEL CHEVALIER.

UNE VENGEANCE DE RICHELIEU.



Un matin, les antichambres du palais de Versailles étaient bruyantes et plus animées que de coutume.

C'était le 15 septembre 1748.

Une grande nouvelle occupait tous les esprits, un nom se trouvait dans la bouche de tous.

Cette nouvelle se rapportait à l'arrivée soudaine d'un homme qui fut long-temps l'oracle de la cour et de la ville ; — d'un homme qui réunissait en sa personne les qualités des gentilshommes du siècle passé, sans oublier aussi leur frivolité élégante, leur ignorance prétentieuse, leurs mœurs corrompues ; — d'un homme que chacun avait vu, que chacun connaissait en France, les seigneurs et les bourgeois, le peuple et les premiers dignitaires du royaume, les marchandes, les simples ouvrières aussi bien que les comtesses, les marquises, les duchesses et les dames les plus haut placées par leur naissance, leurs titres et leur fortune, — de Richelieu, enfin !

Ce retour faisait événement à Versailles, c'est tout simple,

Après un an d'absence, Richelieu reparaisait à la cour ; Richelieu, le noble protecteur des arts ! le modèle des gentilshommes aimables et galans ! le roué des beaux jours de la régence ! le conseiller et l'ami du roi Louis XV.

Que de titres pour justifier l'empressement qui se manifestait dans les antichambres du château !

Mais comme si ceux-là ne suffisaient pas, Richelieu en apportait un nouveau qui devait raviver encore le durable engouement dont il était l'objet.

Aux palmes de Fontenoy et de Mahon il avait le droit désormais de marier les lauriers cueillis à Gènes.

Dans les groupes nombreux qui occupaient les vastes salles du

palais on s'entretenait de sa brillante audace et du succès qu'elle avait obtenu.

On répétait que les Autrichiens, vigoureusement attaqués, avaient dû s'enfuir honteusement devant les troupes commandées par le vaillant Richelieu. On ajoutait que les Génois, pour reconnaître ce beau fait d'armes, avaient élevé dans le sénat une statue au noble duc, et que son nom figurait maintenant dans le Livre d'or, à côté des noms les plus célèbres de cette fière république.

Et comme si ces récits glorieux ne suffisaient pas pour absorber l'attention, quelques vieux amis de Richelieu, quelques jeunes gentilshommes, également friands d'aventures galantes, faisaient à la ronde certaines historiettes assez lestes dont le vainqueur des Autrichiens aurait été le héros.

Le guilleret marquis des Aubes prononça même, mais tout bas et d'une façon mystérieuse, le nom d'une proche parente du duc, dont il aurait gagné le cœur.

Pouvait-on parler de Richelieu, en effet, sans que l'amour ne défrayât une partie de la conversation ? . . .

— Eh ! eh ! Mars est de droit le favori de Vénus, comme dirait M. de Bernis, observa le baron de Biron.

Cette remarque amena un malicieux sourire sur les lèvres du comte de Marcieu.

— Eh ! mais, j'y pense, s'écria-t-il, la drolatique culotte qui a si fort excité notre hilarité ce matin ne serait-elle point, par hasard, un don de Vénus à Mars ?

— Quelle idée ! observèrent les gentilshommes du groupe.

— Pourquoi pas, messieurs ? reprit le comte d'un ton légèrement railleur. Les usages vous le savez, varient suivant les temps et les lieux. Autrefois, les tendres châtelaines brodaient des écharpes pour leur chevaliers. Aujourd'hui, chez nous, un

mouchoir marqué au coin de deux chiffres entrelacés devient un gage précieux qu'un amant brûle d'obtenir. Cupidon ne peut-il pas avoir, adopté un autre emblème par delà les monts et avoir remplacé le mouchoir et l'écharpe par une culotte en peau de daim ? Qu'en pensez-vous, chevalier ? Est-ce la coutume parmi les belles dames de Gênes de témoigner ainsi à un gentilhomme l'estime toute particulière qu'il a su inspirer ?

Celui auquel le comte s'adressait était un tout petit jeune homme, mince, élancé, à taille svelte, dont la lèvre supérieure brunissait à peine sous des moustaches naissantes. La blancheur de sa peau et la délicatesse de ses traits, non moins que la douceur de sa voix et la grâce de ses manières, donnaient de prime-abord à toute sa personne quelque chose de féminin.

Cependant, à bien examiner sa figure, on ne tardait pas à y découvrir un caractère d'énergie et de fierté qui changeait alors complètement l'expression première de sa physionomie.

À l'interpellation du comte, le chevalier fronça le sourcil, et avec un accent dont la douceur n'excluait pas la fermeté :

— Je ne sais si vous voulez railler, monsieur le comte, suivant votre habitude, répondit-il ; dans ce cas, ou vous devriez mieux choisir le sujet de vos moqueries, ou, du moins, attendre que le duc de Richelieu puisse les entendre.

— Chevalier ! chevalier ! vous êtes de mauvaise humeur aujourd'hui, observa le comte dont les yeux gris, en dépit de l'exquise politesse de ses manières, reflétaient une piquante ironie.

Ce chevalier répliqua aussitôt :

— Vous savez, Monsieur le comte, quels sont mes sentimens pour le maréchal duc. Son caractère autant que sa haute position devraient, ce semble, le mettre à l'abri de certains commentaires. Mais puisqu'il n'en est rien, permettez-moi de vous rappeler qu'en son absence il ne manque pas ici de gentilshommes qui lui sont assez dévoués pour imposer silence à ceux qui voudraient le tourner en ridicule.

En prononçant ces mots, le chevalier portait la tête haute. Son regard assuré, la fierté de son maintien et la main qu'il appuyait sur la garde de son épée achevaient de donner un sens précis à ses paroles.

Le comte sourit assez dédaigneusement du geste.

— Palsembleu ! Monsieur de Khéruel, s'écria-t-il, est-ce une provocation que vous prétendez me faire ?

— C'est à vous de décider si mon discours porte ce caractère. J'ai répondu d'avance à ceux qui auraient l'intention de tourner M. de Richelieu en ridicule.

— Alors, chevalier, chevalier, votre voix a retenti dans le désert ; car tous ici nous professons pour le duc la plus profonde estime, et pour ma part, je m'enorgueilliss d'être un de ses vicieux amis.

Un intention d'ironie perçait toujours dans l'accent du comte, et le malicieux gentilhomme, de peur de ne pas l'avoir suffisamment indiqué, y ajouta un geste trop solennel pour qu'il fût véritablement senti.

M. de Marcieu avait la réputation d'avoir infiniment d'esprit, mais de cet esprit caustique et railleur qui rend si dangereux dans les salons celui qui le possède. Le persiflage du comte était d'autant plus redoutable qu'il se produisait avec des formes aimables et polies, avec un ton des plus exquis. À la faveur de ses manières de bonne compagnie, il ne perdait pas une occasion de décocher un trait, une saillie, une allusion qui manquaient rarement leur but.

Toutefois ce rôle n'était-il pas sans danger. Aussi, bien souvent,

M. de Marcieu fut-il forcé de mettre l'épée à la main pour répondre d'une plaisanterie par trop hasardée. Mais comme son adresse sur les armes égalait en profondeur la causticité de son esprit, il était rare qu'il ne se tirât pas à son honneur des fréquentes rencontres où il s'engageait.

Sa langue et son épée avaient reçu également une trempe supérieure.

Cette disposition naturelle sert assez à expliquer l'espèce d'aigreur qui venait de percer dans les discours du comte. Mais un autre motif désignait plus particulièrement le chevalier de Khéruel et Richelieu lui-même à ses traits acérés.

M. de Marcieu se montrait fort épris d'une jeune personne de haute naissance. Favorablement accueilli par la mère, il ne trouvait que dédain chez l'objet de son amour. Or, on n'ignorait pas que si Mlle de Monluc témoignait tant de froideur au comte, c'est qu'elle était touchée des hommages d'un jeune cadet de Bretagne dont tout le crime, aux yeux de la marquise, consistait à n'avoir pour fortune que son épée.

Ce cadet n'était autre que le chevalier de Khéruel, dont Richelieu favorisait les prétentions.

On comprend maintenant et l'obstination du vieux comte à poursuivre Richelieu de ses épigrammes et les susceptibilités du jeune cadet de Bretagne.

L'apparition soudaine de deux dames suivit la réponse hautaine que le chevalier venait d'adresser à son rival.

C'étaient précisément les dames de Monluc.

La marquise était de moyenne grandeur, un peu trop développée des hanches, peut-être, mais fraîche, accorte et parfaitement conservée. Elle possédait encore cette florissante santé de la seconde jeunesse, qui ne manque pas d'un certain attrait. Rien de bien distingué chez elle, du reste, ni dans son air, ni dans ses manières, en dépit de ses poses à effet et de ses gestes étudiés.

Si nous ne craignons de blesser la susceptibilité aristocratique de ses mânes, nous dirions que la marquise, toute grande dame qu'elle était, ressemblait à une bonne petite mère, toute ronde, toute guillerette, et qui n'avait pas entièrement renoncé à plaire.

La chronique scandaleuse prétendait que sa vertu ne s'effaroucha pas trop autrefois des assiduités du galant duc de Fronsac ; elle assurait que son portrait se trouvait dans cette collection singulière qui garnissait le boudoir de Richelieu, et dont chaque sujet rappelait une de ses maîtresses.

On allait même jusqu'à trouver un faux air du noble duc dans les traits de la jeune personne qui accompagnait la marquise.

Athénaïs de Monluc était pâle, chétive et délicate à l'excès. Elle paraissait marcher avec peine, et son regard voilée laissait soupçonner le secret de quelque souffrance cachée.

Le comte et le chevalier s'avancèrent en même temps à la rencontre des dames de Monluc.

— Madame la marquise et Mademoiselle de Monluc me permettront-elles de déposer à leurs pieds mon respectueux hommage ? dit M. de Marcieu du ton le plus galant.

— Bonjour, comte, bonjour, répondit la marquise.

Et elle lui donna sa main à baiser.

Seulement alors elle aperçut le chevalier qui s'inclinait profondément devant elle.

— Madame la marquise et mademoiselle de Monluc daigneront-elles agréer l'expression de mes sentimens ? répéta le chevalier d'une voix émue.

La marquise prit un air glacé ; elle répondit au salut de M. Khéruel par une révérence froide et digne ; et, comme pour ache-

ver de traduire sa pensée tout entière, elle enveloppa Athénaüs d'un regard soupçonneux.

Il était visible que le jeune Breton ne possédait pas les bonnes grâces de Mme de Monluc et que sa présence la contrariait fort en ce moment.

Cet échec valut au chevalier un coup d'œil ironique de la part du comte.

Il se contint pourtant, et il fit bien ; car un adoucissement ne tarda pas à être donné à ses peines.

Malgré l'active surveillance dont elle était l'objet, Athénaüs sut trouver le moyen de mettre dans ses yeux un doux regard et sur ses lèvres un sourire charmant destinés à corriger l'accueil trop cérémonieux de sa mère.

— Eh bien ! reprit la marquise en s'adressant à M. de Marcieu, il est donc vrai, le vainqueur des vainqueurs est arrivé ?

— Oui, Madame ; depuis près d'une heure ils sont ici, lui et sa culotte, répondit le comte d'un air goguenard.

Le chevalier fit un geste concentré.

— Lui et sa culotte ! quelle est cette plaisanterie ? demanda la marquise.

— Ah ! vous ne savez pas ?...

— Quoi donc ?

— Mais le singulier accoutrement qu'a choisi le maréchal.

— J'ignore ce que vous voulez dire... Je me trouvais tout à l'heure en visite chez Mme de Prie, lorsqu'on est venu nous annoncer l'arrivée du duc de Richelieu. Curieuses comme des femmes, comme des femmes de cour, comte, nous nous sommes rendues chez la duchesse, et là on nous a appris que son noble époux s'était dirigé vers le palais. Alors, laissant Mme de Prie, je suis accourue avec ma fille, désirant être une des premières à complimenter l'heureux libérateur des Génois, et me voilà impatiente de le voir.

— Mais vous ignorez donc ce qui s'est passé ce matin à son entrée dans Versailles ? demanda le marquis des Aubes.

— Que s'est-il donc passé ?

— Une chose plaisante, très plaisante en vérité, interrogez plutôt ces messieurs.

— Je doute que M. le maréchal duc s'en soit encore consolé, observa le comte.

— De grâce, messieurs, prenez en pitié la curiosité que vous venez d'éveiller en moi, dit Mme de Monluc.

— Oh ! délicieux, délicieux ! Cette culotte en peau de daim...

Un regard suppliant de la marquise empêcha le comte de terminer sa phrase.

— Pardon, Madame, pardon, voici ce que vous désirez apprendre :

Ce matin, au petit lever, Sa Majesté se trouvait d'une humeur charmante. En nous annonçant l'arrivée du duc elle a ajouté : Messieurs, il s'agit de jouer un excellent tour à Richelieu.

Alors le roi nous a développé son plan :

Il s'agissait d'aller attendre Richelieu sur la route de Paris, de l'entourer dès qu'il paraîtrait, de l'enlever en quelque sorte, et de l'amener tout crotté, tout poudreux à Versailles.

Nous partîmes aussitôt et ne tardâmes pas à joindre celui que nous cherchions. — Oh ! Madame, vous auriez ri de bon cœur si vous aviez assisté à cette reconnaissance !

Le duc s'est d'abord montré furieux et a voulu mettre l'épée à la main, il s'était imaginé qu'on venait l'arrêter pour le jeter de nouveau à la Bastille ; vous comprenez ?

Cette grande colère s'est calmée cependant, lorsqu'il nous a

entendu dire que Sa Majesté désirait l'entretenir à l'instant même.

Richelieu s'est décidé alors à rengainer ; mais en nous suppliant de lui permettre de secouer la poussière de ses bottes et de réparer le désordre de ses cheveux, Nous nous y sommes opposés, en lui déclarant que c'était encore par la volonté du roi que nous agissions ainsi.

Il fallait voir alors la figure piteuse du pauvre duc. Cent fois il nous demanda l'explication de ce qui lui arrivait.

— C'est l'ordre de Sa Majesté, répétions-nous invariablement.

Richelieu étonné au dernier point, nous examinait attentivement, cherchant à deviner sur notre figure le mot de l'énigme. Les sourires et les regards d'intelligence que nous échangeions, à défaut de réponse catégorique, ne lui paraissaient pas de bon augure sans doute, car, renonçant à pénétrer le mystère, il s'est jeté au fond de sa voiture, en poussant un profond soupir.

Le coup d'œil était vraiment fort beau.

Nous formions une magnifique cavalcade autour du carrosse, et lui, Richelieu, aurait très bien figuré un triomphateur antique, n'était l'expression inquiète qui se peignait malgré lui sur ses traits.

C'est en vain que nous le félicitons du succès de ses armes, le duc ne se montrait pas du tout touché de nos compliments, et, comme si chacune de nos paroles renfermait une ironie amère, répondait d'un ton bourru, lorsqu'il répondait toutefois.

— Avouez qu'il avait bien un peu raison de vous traiter ainsi, observa la marquise.

— Oui, notre conduite pouvait lui paraître assez suspecte, j'en conviens. M'est avis, cependant, qu'il ne nourrissait aucune crainte sérieuse, et que l'idée d'un danger réel ne causait pas chez lui cette tristesse qui nous paraissait si comique.

Près de deux ans d'absence ne vous ont pas fait oublier ce qu'a toujours été Richelieu, depuis son enfance, c'est-à-dire un modèle de recherche, de raffinement et d'élégance.

Eh bien ! était-il possible qu'un homme aussi soigneux de sa toilette ne conçut pas un dépit mortel à l'idée qu'il allait paraître devant le roi dans un accoutrement pareil au sien ?

— Vous lui en voulez donc toujours ? demanda Mme de Monluc.

— Moi, lui en vouloir ! Mais je m'honore, au contraire, d'être un de ses meilleurs amis, ainsi que je me faisais l'honneur de le déclarer tout à l'heure au chevalier de Khéruel.

— En effet, c'est bien là ce que vous m'avez dit, répondit le cadet d'un ton et avec un air qui exprimaient assez ce qu'il pensait de cette allégation.

Le comte reprit :

— Figurez-vous, Madame, le maréchal en grandes bottes à éperons, culotte en peau de daim, cuirasse, chapeau gris, sans poudre ni manchettes. Je recommande surtout à votre attention cette culotte fantastique, et ne crains pas d'être démenti en assurant qu'elle est unique dans son genre. Son état de conservation, sa coupe, ses broderies en font un objet rare et digne d'être exposé dans un musée. Vous la verrez, du reste.

Le chevalier ne souffla pas un mot, mais les sarcasmes dont Richelieu était l'objet l'atteignaient profondément. Il n'était pas jusqu'à l'espèce de faveur qui accueillait les remarques du comte qui ne redoublât encore son ressentiment.

La présence de la marquise et de sa fille réussirent pourtant à le rendre maître de lui. Il se promit, toutefois, que M. de Marcieu ne perdrait rien pour attendre.

— Toujours méchant ! comte, observa la marquise, qui ne put cependant s'empêcher de sourire.

— Toujours vrai, Madame, et en voici la preuve :

Lorsque nous avons présenté notre captif au roi, Sa Majesté a ri aux éclats. Cette culotte a fait merveille sur son esprit. Du reste, Sa Majesté a témoigné au maréchal toute la satisfaction qu'elle éprouvait au sujet de sa belle conduite à Gênes : elle lui a trouvé un air guerrier qui le charma fort. C'est la culotte qui lui donnait cet air-là.

M. de Biron prétend que cette culotte le fait ressembler à Jean-Bart. Je ne suis pas de cet avis, et tout en goûtant beaucoup l'appréciation de Sa Majesté, je dois avouer que Richelieu, grâce à cette partie de son costume, m'est apparu comme le capitaine de la comédie.

Ah ! ah ! ah ! c'est parfait de ressemblance : jugez-en plutôt, car le voici lui-même.

La porte du cabinet royal venait de s'ouvrir en effet, livrant passage au duc de Richelieu.

Un murmure confus salua son apparition, troublé toutefois par la voix railleuse de M. de Marcieu.

Pendant que chacun se pressait sur son passage, le chevalier s'approcha du comte, et, lui posant la main sur l'épaule :

— Deux mots, s'il vous plaît, Monsieur de Marcieu, dit-il.

— Eh quoi ! chevalier, s'écria le comte avec une colère feinte, vous voulez m'empêcher de serrer la main du plus cher de mes amis ?

Le cadet entraîna le comte dans un coin alors désert.

— Monsieur de Marcieu, vous n'avez donc pas compris ce que j'ai eu l'honneur de vous dire tout à l'heure au sujet du maréchal-duc ?

— Et de sa culotte en peau de daim ! ajouta le comte en continuant son léger persiflage.

Khéruef lui jeta un regard courroucé.

— Il paraît que je me suis mal expliqué, reprit-il. Je regrette que mon service me retienne encore trois jours au château ; mais dans la matinée du quatrième je me trouverai derrière les murs du petit Trianon. Si vous me faites l'honneur de venir vous y promener, je tâcherai d'être plus clair et plus explicite.

— Ah ça, quelle mouche vous pique donc aujourd'hui, chevalier ? C'est, je crois, un duel que vous me proposez là ?

— Non pas, c'est une explication que je demande.

— Vive Dieu ! comme vous prenez à cœur la défense du maréchal ! Et aura-t-il une culotte moins fantastique, lorsque vous n'aurez traversé de part en part ?

Le chevalier frappa du pied le parquet.

— Assez, Monsieur, assez de railleries. Me ferez-vous l'honneur de venir me rejoindre ?

— Vos instances triomphent de mes derniers scrupules, chevalier. Bien que je ne me rende pas compte d'une colère aussi violente, ne doutez pas qu'au jour dit vous me voyiez au lieu désigné.

Et attachant ses deux yeux gris sur ceux de son rival, avec une expression indicible de moquerie :

— Ah ! je comprends, reprit-il : Richelieu va être plus puissant que jamais, il vous protège... Le calcul est excellent ! vous ferez votre chemin, chevalier, c'est moi qui vous le prédis.

— Monsieur le comte ? s'écria le cadet rouge d'indignation.

— Palsembleu ! chevalier, calmez-vous. Le comte de Marcieu n'a jamais refusé de payer ses dettes d'honneur, même en y comprenant l'arriéré. Vous avez sa parole ; ainsi, rongez votre

frein jusqu'à mercredi. Maintenant, je vous demande la permission d'aller rendre mes devoirs à mon vieil ami... et à sa culotte, acheva-t-il en ricanant toujours.

Pendant cet *à part*, qui n'avait pas échappé à tout le monde, Richelieu parcourait les groupes et recevait partout les félicitations que méritait sa conduite à Gênes.

En appercevant les dames Moluc, il s'avança vivement vers elles et baisa tendrement Athénaïs au front.

Cette marque d'affection ne surprit personne, d'abord parce qu'on se rappela le portrait qui ornait le boudoir du maréchal, et ensuite parce qu'on savait fort bien que, malgré son libertinage effréné, Richelieu ne portait pas l'amour de la famille aussi loin que feu son ami le Régent.

— Vive Dieu ! s'écria-t-il en enveloppant la jeune fille d'un regard tout paternel, combien deux ans profitent à cet âge ! un peu pâlotte ; un peu maigre ; mais il n'en est pas moins vrai que je retrouve une femme là où j'ai laissé une enfant-

Cet éloge fit baisser les yeux à Athénaïs.

Richelieu s'adressa alors à la marquise,

— Eh bien ! dit-il, pensons-nous maintenant à lui donner un mari ?

— Sans doute, répondit Mme de Monluc. Voilà, entre autres adorateurs, le comte de Marcieu qui ne demanderait pas mieux que de s'allier à notre famille.

— Le comte de Marcieu ! y pensez-vous, madame ?

Le comte est bien né ; sa fortune passe pour très considérable, et de plus...

— Et de plus il a quarante-cinq ans, marquise, ne l'oubliez pas.

— Mais on est jeune encore à cet âge, maréchal, objecta la marquise en se pinçant les lèvres.

— Certainement, certainement ; aussi n'ai-je voulu que signaler la différence qui existe entre lui et cette chère enfant. Mais je vous avais insinué d'autres idées...

— Ah ! oui, des idées extravagantes ; un cadet de Bretagne... un chevalier de Khéruef qui n'a ni feu ni lieu.

— Ce qui ne l'empêche pas d'être un gentilhomme accompli. Tenez, portez vos regards de ce côté ; voyez mon jeune protégé, et dites-moi si, à vingt ans, vous n'auriez pas rendu plus de justice au mérite d'un pareil adorateur ?

La marquise jeta un rapide coup d'œil sur le chevalier et répondit d'un ton sévère :

— Je ne sais si à vingt ans j'aurais remarqué le mérite de votre protégé, mais, à coup sûr, mes parens n'auraient jamais consenti à me le donner pour époux.

— Il reste à savoir si vous ne vous seriez pas passé de leur consentement, lui glissa Richelieu à l'oreille.

— Armand, Armand, vous serez donc toujours un mauvais sujet ? murmura la marquise en minaudant.

Elle ajouta à haute voix :

— Du reste, le cœur d'Athénaïs n'a point parlé encore, et je ne sache pas, si, comme vous le prétendez, le chevalier aime ma fille, qu'elle soit touchée elle-même des sentimens qu'elle a inspirés.

Mlle de Monluc s'appretait à protester contre la déclaration de sa mère ; mais, intimidée par le regard qui rencontra le sien, elle poussa un soupir et baisa la tête sans proférer un seul mot qui pût éclairer Richelieu.

Cette pantomime n'échappa point au duc.

— Alors, c'est différent, observa-t-il ; et puisque Athénaïs ne

l'a pas remarqué... Cependant je m'imaginai... je supposais... mais n'en parlons plus.

La pauvre enfant adressa un regard suppliant à Richelieu ; un second coup d'œil de sa mère l'empêcha de rien ajouter à cette prière si éloquente pourtant, quoique muette.

Le maréchal ne fit pas mine d'avoir compris. On eût dit, au contraire, qu'il avait été convaincu par le discours de la marquise.

— C'est fâcheux, reprit-il, que le chevalier n'ai pu trouver le chemin de son cœur. Promettez-moi, cependant, de ne point vous hâter à combler les vœux du comte, et laissez-moi espérer que plus tard, si Athénaïs se montre sensible aux tourmens du chevalier....

— Jamais, duc, jamais je ne sacrifierai ma fille, en lui faisant épouser un homme sans fortune.

Richelieu se pencha de nouveau à l'oreille de la marquise :

— Je m'imaginai pourtant, dit-il, avoir le droit d'être compté pour quelque chose, lorsqu'il s'agirait du bonheur de cette enfant. Laissez-moi espérer que vous voudrez bien me consulter avant de prendre un parti définitif.

Ces paroles évoquaient des souvenirs bien puissans chez Mme de Monluc, puisqu'elle baissa la tête, à son tour, devant le regard de Richelieu. Un soupir étouffé fut toute sa réponse.

Satisfait de ce résultat, le maréchal salua les dames de Monluc et continua sa promenade à travers les groupes.

M. de Marciéu ne se montra pas le moins empressé à lui adresser ses complimens. Il vanta son courage, exalta les succès qu'il avait obtenus en Italie, et le plaisanta d'abord joyeusement sur l'aventure arrivée le matin.

— A propos, dit-il ensuite en l'enveloppant d'un regard ironique, est-ce la coutume par delà les monts de porter une culotte semblable à celle-ci ?

Le lecteur s'attend peut-être à une description fantastique de cette merveilleuse culotte. Pour la faire telle nous serions forcé de parler contre la vérité ; car le fait est de l'histoire, et, en écrivain véridique, nous devons la respecter.

Cette culotte n'était pas, il est vrai, de la première fraîcheur ; les broderies rappelaient les dessins du siècle passé ; peut-être même qu'en la regardant de plus près on ne lui aurait pas trouvé cette blancheur virginale qui, de nos jours, fait la gloire et l'orgueil du bon gendarme.

Mais, à part ces petites imperfections, elle n'avait réellement que le malheur de n'être plus à la mode. Pour les hommes vains et légers de cette époque, c'était là le pire de tous les travers, et il n'en fallait pas davantage pour mettre toute la cour en émoi.

Si quelqu'un trouvait la chose surprenante, qu'il se souvienne de l'aventure du chapeau gris du comte de Tessé. Saint-Simon a consacré quatre grandes pages à ce récit, qu'il nous débite avec autant de gravité que s'il s'agissait de la perte d'un royaume. Qu'on se rappelle surtout que c'était aussi l'époque où les ducs d'Orléans avaient le privilège précieux et envié de changer de chemise au roi et de lui mettre ses culottes.

Cependant, à la question du comte, si c'était une mode génoise, Richelieu avait répondu en souriant :

— C'est une mode personnelle.

M. de Marciéu reprit :

— Votre discrétion, duc, ne nous donnera pas le change. M. de Biron prétend que c'est un don de certaine duchesse que le doge estime particulièrement.

— Mais, comte... s'écria le baron.

Richelieu l'interrompit vivement :

— Messieurs, dit-il, ne mêlons pas les dames à nos discours, surtout dans un entretien aussi peu digne d'elles.

— Permettez, reprit l'impitoyable railleur ; l'intérêt qui s'attache à votre personne, maréchal, ne néglige aucune circonstance qui vous touche. Depuis ce matin, on s'est beaucoup préoccupé de ce vénérable vêtement, et mille versions se sont produites ; quelle est la bonne ?

— Eh ! Messieurs, la bonne sera celle qui vous satisfera le mieux, répliqua Richelieu avec un peu d'humeur.

— Cela n'est pas répondre, mon cher duc, observa M. de Marciéu. Un homme qui donne le ton, dont l'élégance est passée en proverbe, n'a pas le droit de porter un galon dont la couleur et la pose ne soient justifiées. La mode réclame contre cette culotte, et vous nous devez à ce sujet une explication catégorique. Est-ce un nouveau costume de guerre adopté par les Génois ?

— Mais, Monsieur le comte, vous êtes vraiment d'une tyrannie singulière.

— Ah ! vous n'éviterez pas l'explication, maréchal. Voyons, tous ces messieurs se joignent à moi pour vous prier de satisfaire leur curiosité.

— On répète que cette culotte date de loin, maréchal, hasarda un officier des gardes.

— On dit qu'elle est un nouveau *palladium* pour votre noble maison, maréchal, observa M. de Biron.

— Est-ce vrai qu'elle rend invulnérable celui qui la porte ? demanda le marquis des Aubes.

La patience n'était pas une des vertus de Richelieu. Se tournant vers M. des Aubes, il lui dit avec vivacité :

— Je crois que oui, marquis, et je m'imagine qu'elle vous aurait été très utile à Fontenoy.

A cette bataille, le marquis se trouvait à l'aile droite, qui fut entamée par les Anglais. Son régiment, agité d'une terreur panique, tourna un moment le dos à l'ennemi, entraînant dans son mouvement rétrograde celui qui le commandait. C'est dans ce moment que Richelieu, à la tête de la maison du roi, fit cette belle charge qui contribua au succès de la journée.— Le marquis était homme de cœur et de courage ; il l'avait bien prouvé, en ralliant ses soldats et en les ramenant au plus fort de la mêlée.

La réponse de Richelieu n'en renfermait pas moins une allusion cruelle, qui devait blesser celui auquel elle était adressée.

Du reste, comme le mérite du marquis ne rencontrait pas de contradicteurs, on ne vit que le sel et l'à-propos de la riposte, et un éclat de rire général acheva de déconcerter le questionneur.

Mais le comte de Marciéu n'était pas aussi facile à déconcerter ; son exemple donna du courage aux timides.

— Messieurs, dit le comte, tout l'esprit du maréchal ne le dispensera pas d'une réponse. Richelieu nous doit la généalogie de cette culotte, et pardieu ! il faudra bien qu'il s'exécute.— Voyons est-ce une relique de famille ? rappelle-t-elle quelque souvenir mémorable ?

— Est-ce un héritage ? demanda un autre.

— Mon grand père, reprit le comte, si j'ai bonne mémoire, m'a assuré que le cardinal en portait une semblable au siège de La Rochelle.

— C'est donc une culotte historique ?

— Elle a pris des villes et remporté des victoires, comme la cotte de mailles de Duguesclin.

— A la mort du duc, nous irons la pendre à Saint-Denis, à côté de l'oriflamme.

Richelieu laissa passer ce déluge de quolibets.

Il s'adressa alors au comte, et prenant une prise de tabac d'Espagne :

— Vous avez deviné juste, répondit-il, cette culotte a assisté en effet au siège de La Rochelle, alors que votre aïeul, mon grand père me l'a aussi raconté, mangea tous les parchemins de son chartrier. C'est, sans doute, par suite de ce goût hétéroclite, qu'il fit attention au vêtement du cardinal et qu'il le regarda avec des yeux de convoitise.

Les rires redoublèrent, Richelieu poursuivit, en secouant son jabot :

— Dites-donc, de Marcieu, si vous avez hérité des goûts de votre respectable aïeul, avouez-le, mon ami, et j'enverrai cette culotte à votre cuisinier.

Le comte courba la tête à son tour. Les rieurs l'abandonnèrent, et mille plaisanteries l'assaillirent à la fois.

Richelieu, satisfait d'avoir réduit aux abois un railleur aussi redoutable, continua sa promenade.

Après avoir salué les dames, il tendit la main au chevalier de Khérueil, échangea quelques mots avec lui et retourna vers la marquise de Monluc.

— Vous refusez-donc de compatir aux peines de mon protégé ? demanda-t-il avec cet air aimable qui faisait son triomphe. Voyez comme il est triste et malheureux là-bas, et de quel air suppliant il vous regarde.

La marquise riait en ce moment des quolibets qui pleuvaient sur M. Marcieu : elle ne l'entendit pas.

— Voyons, reprit Richelieu, je m'intéresse beaucoup à ce mariage, vous ne l'ignorez pas ; faites quelques concessions et je vous en saurai un gré infini.

La marquise entendit cette fois.

— Mon cher duc, répondit-elle, nous reviendrons plus tard sur ce sujet. Tenez, continua-t-elle, écoutez la plaisante invocation du vicomte de Curny. Il prie M. Marcieu de ne pas manquer de l'inviter le jour où vous enverrez votre culotte à son cuisinier.

Richelieu ne put s'empêcher de sourire.

— Comment donc ? s'écria-t-il ; mais de Marcieu nous invitera tous ce jour-là. Vous en serez aussi, marquise ?

Mme de Monluc riait de tout son cœur.

— Certainement, mon cher duc, certainement, j'assisterai à ce splendide festin.

Elle ajouta à demi-voix, d'un ton légèrement railleur :

— Ce sera le repas de noces de votre petit Khérueil.

Richelieu tressaillit ; une idée bizarre et singulière venait de se présenter à son esprit. Il ne laissa rien soupçonner pourtant de ce qui se passait en lui, et ce fut d'un ton badin qu'il demanda à Mme de Monluc :

— Vous me promettez-donc de lui donner votre fille ce jour-là ?

La marquise trouva excellente la plaisanterie de Richelieu.

— Oh ! bien certainement, répondit-elle. Le jour où je mangerai de la culotte, Athénaïs deviendra la femme du chevalier.

— Prenez-garde ! marquise, c'est là un engagement formel.

Elle répliqua, avec un accent solennellement comique :

— Je le jure de nouveau. Une Monluc n'a que sa parole.

Richelieu se tourna alors vers les différens groupes qui remplissaient la salle.

— Mesdames et Messieurs, dit-il, j'ai dessein de célébrer l'heureux jour qui me ramène parmi vous. Mercredi, le château de Rueil s'ouvrira devant les nobles hôtes qui me feront l'honneur de

leur visite. J'espère qu'aucun de vous ne manquera à cet appel. A mercredi, Messieurs, à Rueil !

Une acclamation générale accueillit les paroles de Richelieu.

Celui-ci offrit son bras à Mlle de Monluc et traversa les rangs des gentilshommes, en se dirigeant vers la porte. La marquise les précédait.

Athénaïs profita de ce moment pour dire à Richelieu :

— Monsieur le maréchal, emmenez le chevalier. Tout à l'heure il s'est querellé avec le comte, et j'ai deviné qu'ils allaient se battre.

Richelieu s'arrêta.

— En êtes vous bien sûre ? demanda-t-il.

— Oh ! oui, proféra-t-elle avec un gros soupir.

— Le chevalier vous intéresse donc, ou bien, est-ce M. de Marcieu dont les jours vous sont si chers ?

Athénaïs rougit bien fort et ne répondit pas. Un sourire glissa sur les lèvres de Richelieu.

— Tranquillisez-vous, reprit-il, le chevalier est retenu trois jours encore au château pour son service ; il ne pourra donc pas se rencontrer avec le comte ; du reste, je ne le perdrai pas de vue jusqu'à ce soir.

Et, faisant un signe au cadet de Bretagne :

— Monsieur de Khérueil, dit-il, donnez votre bras à Mme de Monluc, j'ai à causer avec vous.

Le chevalier s'empressa d'exécuter l'ordre qui lui était donné. Il rejoignit la marquise au moment même où M. de Marcieu se disposait à la reconduire.

Ce fut au tour de Khérueil à jeter sur son rival un regard triomphant.

Arrivé sur le seuil, Richelieu se retourna une dernière fois :

— Mercredi prochain, à Rueil ! s'écria-t-il.

— A Rueil ! répétèrent en chœur les dames et les gentilshommes.

— A Rueil ! se dirent des yeux le chevalier Khérueil et le comte de Marcieu.

Quatre jours après la scène que nous venons de raconter, une foule brillante accourait à Rueil.

Parmi les premiers arrivés se trouvaient le comte de Marcieu et les dames de Monluc.

Le comte se ressentait encore de la rude apostrophe qui lui valurent ses plaisanteries, à l'endroit de la culotte de Richelieu. Son amour-propre ne se consolait pas facilement d'un échec de ce genre ; aussi se promettait-il de prendre une revanche éclatante et de faire chèrement expier au libérateur des Génois le triomphe qu'il avait obtenu.

Il oubliait encore moins la provocation du chevalier.

— Le souvenir de ses duels et la confiance qu'il nourrissait en son adresse présageaient une heureuse issue à cette rencontre. Peu généreux de sa nature, le comte ressentait, en cette circonstance, une joie cruelle à l'idée de débarrasser le chemin de ses amours de l'obstacle qui le gênait.

— L'imprudent ! murmurait-il, qui ose se déclarer mon rival et en appeler aux armes pour terminer cette querelle ! Il ne me connaît donc pas ?

Ces mots acquéraient une signification terrible dans la bouche d'un homme aussi adroit que le comte.

Pendant toute la matinée, son impatience fut vive de ne point apercevoir encore le chevalier. Mais celui-ci, il ne l'ignorait pas, ne finissait son service qu'à dix heures. Force lui fut donc

de ronger son frein en attendant le moment qui devait lui livrer sa victime.

L'irascible batailleur mit à profit ce retard.

Sa langue, nous l'avons dit, était aussi bien affilée que son épée. Cet avantage lui permit, pendant l'absence forcée de Khérueil, d'exercer sa verve caustique contre les nobles convives qui se rendaient à l'appel de Richelieu. L'amphytrion lui-même ne fût pas épargné, et le célèbre cuisinier qu'il avait amené de Gênes servit de prétexte à plus d'une mordante épigramme.

Le duc accueillait les traits malins de M. de Marcieu avec un mystérieux sourire.

On eût dit qu'il avait ses raisons pour ménager le comte, et qu'il le laissait à son aise jouir du succès de ses bons mots, par la pensée que l'avenir lui réservait une vengeance certaine.

Tout en décochant à droite et à gauche les quolibets et les raileries, M. de Marcieu ne négligeait pas ses intérêts d'amour.

Assidu et galant auprès de la marquise, il était aux petits soins pour Athénaïs et cherchant, à force d'amabilités et d'attentions, à obtenir une parole d'encouragement.

Mais si la marquise riait volontiers des saillies spirituelles du comte, si elle se montrait touchée de ses prévenances délicates, il n'en était pas de même de Mlle de Monluc.

Les yeux d'Athénaïs restaient chargés d'une accablante langueur ; rien ne parvenait à chasser le nuage qui pesait sur son front.

Anatole de Khérueil n'avait point encore paru, et toutes les galanteries du comte ne valaient pas pour elle un tendre regard du chevalier.

Cependant les équipages se succédaient rapidement sur la route de Rueil. A chaque instant il en arrivait de nouveaux dans cette habitation princière que le cardinal de Richelieu se plut à embellir.

Depuis long-temps déjà le vieux château n'offrait plus cet aspect austère et sombre que lui avait imprimé son ancien possesseur, comme un reflet de son caractère. Aujourd'hui, la joie élégante des hôtes du maréchal achève la transformation des lieux qui furent chers à son redoutable aïeul.

On cause gaîment, on rit, on parle chasse, modes et festins, là où régnait naguère le silence et la peur. Des propos d'amour, des colloques frivoles, de mystérieux entretiens se tiennent entre murs qui furent témoins de tant de drames lugubres et sanglans.

Quel changement, mon Dieu !

La solitude que remplissait autrefois le sombre génie du cardinal, s'est peuplée d'aimable compagnons. Le mouvement, l'agitation, le bruit ont remplacé le calme terrible de cette formidable demeure. Les carrosses encombrant les cours, les chevaux piaffent d'impatience, les cors jouent des fanfares.

L'asile de la mort, enfin, a pris un air de fête.

A voir tous ces hommes titrés et marquans, toutes ces femmes qui appartiennent aux premières familles du royaume, on peut croire que Rueil a remplacé Versailles, que Louis XV a été détrôné par Richelieu, le roi de France par le roi de la mode.

A l'arrivée du marquis des Aubes, Richelieu donna le signal aux piqueurs.

Une brillante fanfare éclate aussitôt ; la chasse est ouverte.

— Il ne viendra donc pas ? murmura alors M. de Marcieu.

Dans ce moment, un cheval lancé à fond de train, apparaît au loin sur la route, se dirigeant vers le château. En deux minutes, il a franchi l'espace qui lui reste encore à parcourir, et il s'arrête, couvert d'écume, au milieu de la cour.

Un cri joyeux accueille le retardataire, qui n'est autre que notre cadet de Bretagne.

Après avoir salué galamment les dames, échangé un tendre regard avec Athénaïs, et s'être excusé de son retard auprès de Richelieu, le chevalier porte les yeux à droite et à gauche, paraissant chercher quelqu'un.

Le comte de Marcieu s'était rapproché de lui. Il le salue hautement par son nom. Le chevalier se retourne aussitôt.

— Ah ! c'est vous, comte, dit-il.

— Moi-même, qui désespérais presque d'avoir l'honneur de vous voir aujourd'hui.

— Laissez-moi vous dire que cette crainte était bien peu fondée. Le service de S. M. m'a retenu à Versailles jusqu'à ce moment. Une fois libre, je devais m'empresser de me rendre à l'invitation du maréchal-duc, et me voici.

Le comte se pencha à l'oreille du chevalier.

— Tout à l'heure, pendant que la chasse absorbera l'attention de tout le monde, nous nous rejoindrons à l'extrémité du parc, près du fourré que cotoie le sentier qui mène à Saint-Germain.

— J'y serai, répondit Khérueil à voix basse.

— Cette fois je te tiens, et tu ne m'échapperas pas, murmura le comte, en se séparant de son rival.

Mais déjà, en entendant le signal du départ, les élégantes amazones, s'appuyant au bras de leurs cavaliers, se sont élancées à cheval ; déjà les carrosses ont reçu les dames qui, moins jeunes ou plus prudentes, redoutent les inconvéniens d'une course rapide à travers la forêt.

Ce sont : la gracieuse duchesse d'Anceuil, la marquise de Maignon, dont Vanloo nous a laissé un si charmant portrait ; la blonde maréchale de Boufflers, qui vient courre le daim pour se consoler de son veuvage ; la piquante duchesse de Mailly, dont le nom rappelle les plus beaux yeux noirs et les scènes mystérieuses du Parc-au-Cerf ; la vicomtesse de Pierre-Feu, dame du palais ; la duchesse de Luynes, dame d'honneur de la reine ; la présidente de Mersan, puis la duchesse d'Antin, la comtesse de Remy, Mmes de Montauban, de Rupelmonde, de Bouzols, etc., etc.

Dès que la fanfare a retenti, équipages et cavaliers s'ébranlent à la fois : la chasse commence.

Cependant Richelieu avait accaparé le marquis des Aubes, depuis son arrivée. Il avait eu avec lui un assez long entretien. Le duc ne quitta son interlocuteur que pour se rapprocher du carrosse où se trouvaient la marquise de Monluc et sa fille, qui venait de jeter de son côté un regard suppliant.

Après quelques phrases banales de politesses échangées entre la marquise et le maréchal, celui-ci se présenta à la portière opposée où se trouvait Athénaïs.

La jeune fille eut l'air d'écouter les galanteries de Richelieu et d'y répondre ; mais elle sut bien lui dire sans que sa mère l'entendit :

— Monsieur le duc, surveillez-les. Le comte et le chevalier se sont parlé tout bas. Il vont se battre, c'est sûr.

— Tranquillisez-vous, mon enfant, reprit Richelieu avec bonté.

— Jusqu'à ce jour, vous le savez, reprit Athénaïs, j'ai été calme et tranquille, car le service du chevalier l'empêchait de se rencontrer avec son rival. Mais il vient de quitter Versailles... et il est accouru à Rueil pour provoquer le comte...

— Allons ! allons ! votre petite tête bat la campagne. Je connais le motif de leur querelle ; il est si futile, que vraiment il ne fallait pas trois jours d'absence pour les calmer l'un et l'autre.

—Mais j'ai surpris leurs regards, si je n'ai pu entendre leurs paroles, et je crains...

—Enfant ! dit Richelieu en l'interrompant.

Le maréchal se montrait plus rassuré qu'il ne l'était en effet, pour diminuer l'inquiétude de la jeune fille. Mais il savait bien quel cas il devait faire de la générosité du comte et de la haine de Khérueil pour son rival. Aussi avait-il pris ses précautions pour l'avenir. Ce jour seul lui inspirait encore des craintes.

—Voyons, reprit-il en souriant, puisque le chevalier, en dépit de l'allégation de votre mère, vous est cher à ce point, surmontez, à son intention, la répugnance que le comte vous inspire. Appelez-le près de vous, et mettez-vous pour lui en frais d'amabilité.

—Ah ! mon Dieu ! s'écria Athénaïs, dont la figure se couvrit d'une pâleur mortelle.

—Eh bien ! qu'a donc de si terrible une pareille proposition ?

—Il est perdu ! Monsieur le duc, il est perdu !

—Qui, perdu ? Je ne vous comprend pas !

—Le comte va le tuer, c'est sûr.

—Athénaïs, de grâce, expliquez-vous.

—Voyez, Monsieur le duc, ce cavalier qui galope là-bas, à votre droite, dans la direction de Saint-Germain ; eh bien ! c'est le comte. Et le chevalier qui a disparu !.. Oh ! volez, volez sur ses traces ; j'ai le pressentiment qu'Anatole va succomber sous les coups de son rival.

Dans ce moment, l'aboiement réitéré des chiens, le bruit des trompes et les cris des piqueurs annonçaient qu'un daim venait d'être lancé. Aussitôt, amazones et cavaliers partent au galop et se dispersent dans les bois.

—Comment ! duc, vous pousseriez la galanterie jusqu'à préférer le plaisir de notre conversation à celui de la chasse ? demanda en minaudant la marquise de Montluc.

—Vous m'excuserez, Madame, de ne pas mériter cet éloge, mais je me dois à mes hôtes.

Et ses yeux répondant à ceux d'Athénaïs :

—Comptez sur moi, lui dirent-ils.

Piquant alors son cheval, il le lança à la poursuite du comte de Marcieu.

Fidèle à sa promesse, le cadet de Bretagne s'était hâté vers le lieu du rendez-vous. Le comte le vit partir, mais, pour ne pas éveiller les soupçons, il demeura quelques instans encore avec les chasseurs. Lorsqu'il crut que son absence passerait inaperçue, ou du moins qu'on ne remarquerait pas la coïncidence de son éloignement avec celui du chevalier, il suivit la direction convenue.

Les deux rivaux ne tardèrent pas à se trouver réunis.

Le chevalier avait attaché son cheval à un arbre. Le comte en fit autant, puis il mit l'épée à la main, et il s'avança vers Khérueil qui avait déjà dégainé.

—Chevalier, dit-il, je n'ai point amené de témoins. Cette précaution m'a semblé inutile ; et je vois que c'était aussi votre pensée, puisque je vous trouve seul.

—Gentilshommes tous deux, nous avons pour témoins notre honneur et notre haine, répondit Khérueil. Allons, comte, en garde ! Le lieu est propice, nous ne serons pas interrompus.

—Un instant ! observa M. de Marcieu dont le ressentiment se cachait sous un remarquable sang-froid et une exquise politesse. Vous savez que je possède à fond mon escrime et que les académies auraient peu d'antagonistes sérieux à m'opposer ?

—Eh bien ! tant mieux pour vous ; mais dépêchons.

—Un moment encore. Je ne me suis pas trompé sur le sujet réel de la querelle que vous m'avez cherchée. Richelieu n'était que le prétexte ; le véritable motif, il faut le trouver dans la rivalité qui nous divise,

Le chevalier frappa du pied le sol.

—Eh bien ! oui, dit-il, je vous hais parce que vous voulez me disputer la main d'Athénaïs. Je dois vous être odieux au même titre ; par conséquent, le seul moyen de nous mettre d'accord est de croiser le fer. Moi vivant, vous ne deviendrez jamais l'époux de Mlle. de Monluc, car je l'aime et elle me paie de retour. Comprenez-vous ?

—Très-bien !

—En garde ! alors, en garde !

Et le chevalier frappa deux appels avec colère.

Le comte reprit, sans manifester la plus légère émotion :

—Voilà notre position bien dessinée. Maintenant, il me reste à vous faire une proposition.

—Je n'accepte rien, je ne veux rien entendre, s'écria le bouillant jeune homme.

M. de Marcieu se croisa les bras.

—Il faudra bien pourtant que vous m'écoutez, observa-t-il. Je vous ai rappelé que j'étais d'une force supérieure sur les armes.

—Eh ! que m'importe ! Prétendez-vous m'effrayer ?

—Non pas : je veux seulement, si ce duel vous est funeste, qu'il soit bien constaté que j'ai fait tous mes efforts pour l'empêcher. Voilà pourquoi je consens à oublier vos torts, si vous me donnez votre parole de gentilhomme de renoncer à Mlle. de Monluc, et aussi si vous vous résignez à me présenter vos excuses.

—Renoncer à Athénaïs ! et vous faire des excuses ! répéta le chevalier d'une voix altérée. Mais quand je vous déclare, comte, que l'un de nous deux est de trop sur la terre, vous ne me comprenez donc pas ?

—A ce prix seul j'oublierai...

Mais Khérueil l'interrompit avec impétuosité.

—A aucun prix, moi, je n'oublierai la haine furieuse que vous m'avez inspirée. Ainsi donc, une fois pour toutes, plus de paroles inutiles, et tuez-moi si vous pouvez, car je n'aspire à rien moins qu'à vous plonger mon épée dans le corps. En garde ! Monsieur, en garde !

—En garde, soit, puisque vous m'y forcez.

Le comte prit alors position. Il fit ployer son épée, s'assura sur ses jambes, et bientôt son fer heurta celui du chevalier.

M. de Marcieu, dont le sang-froid égalait l'expérience, se contenta d'abord de parer les coups redoublés que lui portait son rival. Son jeu, tout défensif pour le moment, attendait, pour changer de caractère, que le moindre signe de lassitude se manifestât chez le chevalier. Alors le malheureux jeune homme devait payer cher son imprudente provocation.

Moins habile que le comte, Khérueil avait pour lui une audace et une intrépidité remarquables. Sans s'astreindre aux feintes et aux ruses enseignées à l'académie, il attaquait vivement son ennemi, le serrait vigoureusement, en lui présentant sans cesse la pointe du fer, tantôt à la figure, tantôt au cœur, tantôt au milieu de la poitrine, et ne lui accordait pas un moment de répit.

Tout autre aurait pu être embarrassé devant cette tactique en dehors de tous les principes.

Le comte, solide sur ses jarrets et ne bougeant pas plus qu'un terme, se contentait de regarder le chevalier dans l'œil, pendant que son poignet, par un souple mouvement de droite ou de gauche, repoussait l'épée qui le menaçait.

— Mon tour va venir, pensait le vieux batailleur, à chaque tentative vaine du chevalier.

Cependant, deux minutes au moins s'étaient écoulées, et la vigueur de Khéruel, pas plus que son ardeur, ne paraissaient toucher à leur fin. L'impatience saisit M. de Marcieu et il prend l'offensif à son tour.

Un premier dégagement est paré avec adresse, et même en ripostant le chevalier essaie un coup de seconde qui, mieux combiné aurait pu terminer le combat.

Les yeux du comte s'allument alors, ses traits se contractent, et un sourire fatal glisse sur ses lèvres. C'en était fait de Khéruel, car son ennemi se disposait à lui porter certaine botte secrète dont le succès était infaillible, lorsqu'une voix bien connue retentit à leurs oreilles :

— Arrêtez ! s'écrie cette voix.

Et Richelieu, débouchant de l'allée voisine, apparaît tout à coup aux deux combattans comme le *Deus ex machina* de la tragédie antique.

Le comte et le chevalier ne savent d'abord qu'elle contenance garder.

Khéruel tient ses yeux baissés et n'ose les lever sur son protecteur.

Les lèvres de M. de Marcieu sont tremblantes ; il regarde le maréchal, et dans ce premier moment il ne trouve aucune parole à lui adresser.

— J'arrive à temps, murmura le maréchal.

Et se tournant alternativement vers les deux rivaux.

— Je ne vous reprocherai pas, Messieurs, dit-il, la haute inconvenance de votre conduite. C'est au milieu d'une fête, dans le domaine de votre hôte, que vous pensez à vous couper la gorge ! Voilà, convenez-en, une manière assez malséante de reconnaître l'hospitalité qui vous est si généreusement accordée.

— Mais, Monsieur le maréchal, répondit enfin le comte, notre querelle ne souffrait pas de retard.

— Pardonnez-moi, Monsieur de Marcieu, et puisque vous avez attendu trois jours, vous pouviez bien patienter jusqu'à demain.

Le comte et le chevalier se regardèrent d'un air étonné.

— Je sais tout, Messieurs, reprit le duc. Le marquis des Aubes ne m'a rien laissé ignorer du sujet de votre débat. Eh bien ! moi, qui suis aussi bon juge qu'un autre en pareille matière, je soutiens qu'il n'y avait pas lieu de croiser le fer.

— Mais j'ai été provoqué, Monsieur le maréchal, dit le comte en lançant un regard courroucé au chevalier.

— C'est là le tort de M. de Khéruel, et pour lequel il va sur le champ vous présenter ses excuses.

Le cadet tressaillit comme s'il eut été mordu par une vipère.

— Moi ! des excuses ! répéta-t-il. et il ajouta : Jamais !

Richelieu reprit, en se tenant à la cause apparente de la querelle :

— Vous avez accueilli avec trop de vivacité, quelques légères plaisanteries du comte à mon égard. Du moment que M. de Marcieu a déclaré qu'il n'avait point eu l'intention de m'offenser, vous deviez vous tenir pour satisfait et ne pas pousser les choses plus loin. Mais, au lieu de vous renfermer dans une sage réserve, vous n'avez pas craint de provoquer un homme qui s'honorait d'être mon ami, un homme que sa qualité, son caractère et son âge, si disproportionné avec le vôtre, devaient rendre respectable à vos yeux. Voilà le grand tort que je vous reproche, chevalier, et pour lequel, moi, président du tribunal du *Point*

d'honneur, je vous condamne à présenter vos excuses à M. le comte.

Ce jugement, si équitable pourtant, ne satisfait aucun des deux rivaux.

— Mais, Monsieur le maréchal.. s'écrièrent-ils en même temps.

— Le tribunal du *Point d'honneur* a parlé par ma voix, dit solennellement Richelieu.

Et comme le cadet ouvrait encore la bouche pour protester :

— Chevalier de Khéruel, reprit le duc, je suis bon gentilhomme, moi aussi. c'est vous dire que j'ai soin de votre réputation, et que je ne vous conseillerais pas une lâcheté.—Mais on s'honore toujours, retenez bien ceci, en reconnaissant ses torts ; c'est ce que je vous engage à faire au plus tôt.—Voyons, le comte de Marcieu attend que vous vous exécutiez.

En dépit de leur haine, les deux rivaux durent se soumettre à l'arrêt qui venait d'être rendu.

Le chevalier avait les dents serrées, le regard plus incisif que jamais, lorsqu'il prononça la formule exigée. Le comte l'entendit en fronçant les sourcils et en se mordant les lèvres de rage.

Le maréchal, se tournant alors vers M. de Marcieu :

— Comte, dit-il, mettez le comble à votre générosité. Vous savez que le chevalier aime passionnément Mlle. de Monluc, et vous ne pouvez pas ignorer qu'il est payé de retour.

— Que me demandez-vous encore, monsieur le duc, dit le comte, qui avait toutes les peines du monde à pratiquer la modération.

— Il est beau, comte, de se dévouer pour assurer le bonheur de celle que l'on aime.

— Monsieur le duc, vous venez de remporter sur moi, aujourd'hui, une victoire que je ne croyais pas possible d'obtenir. Vous avez invoqué le tribunal suprême qui vous a reconnu pour son président, et, à votre voix, j'ai renoncé à poursuivre la réparation sanglante à laquelle j'avais droit. Contentez-vous de ce triomphe, je vous prie. Quant à Mlle. de Monluc, je l'aime, moi aussi, et j'aspire à devenir son époux. Tant que Mme. la marquise favorisera mes prétentions, je ne renoncerai pas à l'espoir que j'ai nourri jusqu'à ce jour.

Richelieu hasarda encore une objection.

— Prenez garde, monsieur de Marcieu, dit-il en souriant ; la partie n'est pas égale ; vous avez pour vous Mme. de Monluc ; mais nous sommes trois de notre côté : le chevalier, Athénaïs et moi.

— Eh bien ! que le destin prononce entre nous.

— Soit ! dit Richelieu.

Nos trois personnages se tirèrent alors une cérémonieuse révérence ; puis le comte et le chevalier remontèrent à cheval, et l'on se sépara.

Le maréchal marchait à côté de Khéruel qui penchant la tête ne pouvait digérer l'humiliation qu'il venait de subir.

Richelieu chercha à le relever à ses propres yeux ; mais ses paroles échouèrent contre la honte dont le chevalier se croyait couvert à tout jamais,

— Le comte triomphe murmura-t-il avec accablement ; il a obtenu par vous ce que je lui avais refusé avant ce combat.

— Son triomphe sera de courte durée, répliqua Richelieu avec un malin sourire.

— Eh quoi ! êtes-vous parvenu à fléchir la marquise ?

— Non pas ; la marquise vous déteste cordialement, et tous les jours davantage.

— Eh bien ! je ne vois pas alors. . .

Le maréchal proféra quelques mots à l'oreille de Khéruel.

Celui-ci se redressa aussitôt. En un clin d'œil sa physionomie venait de perdre cette expression douloureuse et triste qu'elle reflétait auparavant. Maintenant son front est radieux, ses yeux brillent d'un vif éclat, la joie illumine sa figure.

— Oh ! Monsieur le duc !... mon père !... balbutia-t-il dans l'élan de sa reconnaissance.

Et, ne pouvant traduire par des mots les sentimens qui remplissent son âme, il saisit vivement la main de Richelieu et la porta à ses lèvres.

— Pas de remerciemens, mon ami, dit le maréchal avec bonté, vous ne m'en devez aucun. Quoi que je fasse pour vous, je n'acquitterai jamais qu'une bien faible partie de la dette que je contractai envers votre père, le jour où il me sauva la vie à Fontenoy.

Il jouit quelques instans encore de la joie du jeune cadet ; puis, lui recommandant de veiller sur lui-même devant les invités, il rejoignit la chasse.

Une fois seul, le chevalier demeura comme ébloui parce que venait de lui dire le maréchal. Peu à peu, cependant, il réussit à modérer ses transports et à ne rien laisser deviner sur sa figure des tumultueuses sensations qui l'agitaient. Devenu tout-à-fait maître de lui, il piqua son cheval et se dirigea, lui aussi, vers ses compagnons.

Dans ce moment, les fanfares frappaient tous les échos de la forêt et célébraient le triomphe des chasseurs.

Le daim avait dépisté, pendant deux longues heures, les meutes acharnées à sa poursuite. Mais enfin, lancé par un piqueur habile, il venait d'être acculé dans un taillis. C'est là qu'après des bois désespérés Richelieu l'accoua, en lui coupant le jarret avec une grâce parfaite.

La curée réunit les chiens et les chasseurs autour du daim ; puis les piqueurs chargèrent la noble bête sur leurs épaules, et dames et cavaliers se mirent en marche vers le château.

La nuit était arrivée ; mais de nombreuses torches s'allumèrent aussitôt, comme par enchantement, et combattirent avec succès les ténèbres.

Ces mille flambeaux, éclairaient ainsi les sombres allées de la forêt, et projetant leur vacillante lumière sur le cortège, donnaient à cette scène un aspect vraiment singulier.

On aurait dit par momens, un funèbre convoi, n'étaient les joyeuses clameurs qui retentissaient de toute part.

La brillante tenue des chasseurs avait été aussi considérablement compromise par divers incidens de la journée.

Ces toilettes que nous avons vues si élégantes au départ, ne conservaient plus, en ce moment, la même fraîcheur. Mainte toque coquette avait laissé une partie de son tissu soyeux aux branches de la route ; mainte boucle artistement roulée naguère, pendait nonchalamment sur un cou satiné, après avoir semé ses parfums aux taillis et aux buissons. On pouvait remarquer enfin, sur ses longues robes d'amazones, maintes morsures, maints acrocs disgracieux qu'y avaient imprimés au passage, les halliers de la forêt.

Mais c'était là des accidens prévus, et dont, par conséquent, on ne se préoccupait guère. Aussi la joie des chasseurs n'en éclatait ni moins bruyante ni moins franche qu'avant le départ ; et les fanfares achevaient de donner au cortège sa véritable physionomie.

Depuis sa séparation avec Richelieu, le chevalier n'avait eu d'autre soin que de retrouver les dames de Monluc.

Long-temps ses recherches furent vaines. Il allait d'un groupe à l'autre sans apercevoir l'objet constant de ses pensées. Au détour d'une allée enfin, il découvrit le carrosse de la marquise.

Richelieu, caracolant à la portière de droite, entretenait Athénaïs, pendant que, de l'autre côté, M. de Marcieu racontait à la marquise ce qui venait de se passer entre le chevalier et lui.

— Comment ! s'écriait la noble dame avec indignation, ce petit cadet a eu l'audace de vous provoquer, et cela, pour vous punir de la préférence que je vous accorde ?

— Il a convenu avec moi que sa haine n'avait pas d'autre motif. Je gênais M. le chevalier, et, pour se débarrasser d'un rival importun, il n'a pu trouver de meilleur moyen que de l'appeler en champ-clos.

— L'impertinent !

— L'heureux mortel ! plutôt, Madame. Je le tenais au bout de mon épée, et j'allais avoir raison de son audace insensée, lorsque le hasard, je viens de vous l'apprendre, a conduit le maréchal près de nous. Une minute plus tard, et le cadet de Bretagne aurait su ce qu'il en coûte pour s'attaquer au comte de Marcieu.

La marquise garda un moment le silence, puis elle dit, en étendant la main avec une sorte de solennité :

— Comte, vous vous rappelez ce que je vous ai déclaré à différentes reprises. Vous êtes le gendre de mon choix, et j'attendais qu'Athénaïs eût atteint sa dix-huitième année pour vous confier le soin de son bonheur. Mais l'insolent procédé du chevalier modifie mes premières résolutions. [Le maréchal duc s'intéresse beaucoup à ma fille ; aussi, par convenance, je me réserve de le consulter.

— Le maréchal ! mais il protège mon rival ! s'écria M. de Marcieu.

— Rassurez-vous. C'est par pure convenance, je le répète, que je désire m'ouvrir à lui : mais je le ramènerai à mon avis, croyez-le bien, et alors... alors... je vous engage ma parole qu'avant qu'un mois soit écoulé, vous serez l'époux de Mlle de Monluc.

Pendant que sa mère disposait ainsi de sa destinée, la jeune fille prêtait l'oreille aux discours de Richelieu, qui cherchait à ranimer son courage.

Le colloque qui se tenait à l'autre portière du carrosse, entretenait les inquiétudes d'Athénaïs, autant que l'absence prolongée de son amant.

Le chevalier se montra enfin, et, sur un signe de Richelieu, il s'approcha de celle qu'il aimait.

— Voilà une jeune personne qui a l'insigne faiblesse de s'intéresser encore à vous, lui dit le duc en souriant. Je m'occupais à la faire revenir de l'opinion trop favorable qu'elle nourrit, et à lui inspirer des sentimens plus en rapport avec les vôtres.

— Avec les miens ! répéta Khéruel qui ne comprenait pas encore.

— Sans doute, observa Athénaïs avec un petit air boudeur qui lui donnait un charme de plus ; à en juger par votre conduite, vous tenez fort peu à me plaire, et je m'en veux de résister encore aux pressantes sollicitations de la marquise, ma mère, en faveur de M. de Marcieu. Mais patience, Monsieur le duc prêche si bien, qu'il finira par obtenir de moi ce qu'il désire.

Le chevalier croyait rêver ; il regarda alternativement Richelieu et la jeune fille, pour découvrir dans leurs traits le secret de leur pensée. Sa figure était pâle et ses yeux reflétaient une douloureuse inquiétude.

Le maréchal eut pitié de lui.

—Mlle de Monluc a raison, dit-il, et votre conduite, depuis trois jours, vous rend indigne d'un attachement profond. Cependant, comme ce ne sont pas précisément ceux qui le méritent le plus, qui sont les plus aimés, je vous engage à ne pas trop vous désespérer. Du reste, rappelez-vous la confiance qui vous a été faite tout à l'heure, et attendez quelques heures encore.

La marquise, qui venait de se retourner du côté d'Athénaïs, força le chevalier à la retraite. Il n'eut que le temps de saisir la main de la jeune fille et de la porter respectueusement à ses lèvres.

—A vous, Mademoiselle, à vous pour toujours ! murmura-t-il d'une voix émue.

Et il quitta précipitamment la portière.

La chasse entra alors dans la cour du château. Quelques instants après, les hôtes du duc se trouvaient réunis dans la salle à manger où les attendaient un souper délicieux.

Le coup d'œil était magnifique.

Ici, comme dans tout ce qu'il faisait, Richelieu avait apporté le goût le plus raffiné, les recherches les plus exquises.

Depuis longues années l'ornement intérieur de Reuil avait été remplacé.

Au luxe lourd et sévère de Louis XIII, avait succédé cette décoration coquette et légère qui distingue le règne de Louis quatorze.

Les massives boiseries de chêne avaient complètement disparu. Maintenant les peintures de Vanloo garnissaient les plafonds, et les murs disparaissaient sous les chasses de Desportes et d'Oudry, qu'encadraient de charmantes mignardises de Boucher.

Et quels changemens surtout dans cette pièce où nous venons d'introduire les chasseurs !

Là où resplendissent les lumières et les cristaux ; là où retentissent les rires francs et joyeux, qui reconnaît cette salle lugubre où se donnaient les sombres et mystérieux dîners du cardinal, dîners où figuraient trois convives seulement : le cardinal, l'invité et le bourreau ?

Mais ces contrastes frappaient peu les chasseurs, dans ce moment du moins.

Tous ces élégans gentilhommes, toutes ces femmes légères et coquettes, ressentaient alors, comme les derniers des mortels, les effets aspéritifs d'une course rapide qui avait duré plusieurs heures. En langage vulgaire, ils avaient faim.

Khéruef lui-même et Athénaïs, tout amoureux qu'ils étaient, le comte de Marcieu, malgré sa colère concentrée, subissaient également cette triste nécessité de notre nature.

Les deux premiers donnaient ainsi raison au vieil adage latin :
" *Sine cerere et Baccho friget Venus.* "

Pendant tout le premier service, le festin fut donc extrêmement silencieux. On n'entendait que ce bruit clair et argentin des flacons, des fourchettes et des assiettes qui réjouissaient si fort les oreilles du joyeux curé de Meudon.

Richelieu, tout grand seigneur qu'il était, veillait sans cesse à ce qu'on pourvût abondamment aux besoins de ses convives.

C'est dans ce but, sans doute, qu'à trois reprises différentes il s'était levé de table et avait quitté la salle du banquet.

Chaque fois qu'il retournait à sa place, on aurait pu remarquer que son regard cherchait celui du chevalier, et qu'un fin sourire élargissait ses lèvres.

Vers le milieu du second service, les langues, qui paraissaient être enchaînées, commencèrent à fonctionner bruyamment, et bientôt les conversations interrompues reprirent leur cours.

L'influence du madère sec, autant au moins que la promesse de Mme. de Monluc, avaient réussi à déridier le front soucieux du comte de Marcieu ; Ce fut lui qui rompit le premier le silence.

Le maréchal venait de s'éclipser une quatrième fois. Il se rasseyait lorsque le comte lui adressa la parole.

—J'admire, en vérité, dit-il, la manière galante dont vous avez orné cette salle. Qui dirait que nous soupions joyeusement dans une ancienne prison !

—C'est vrai, répondit Richelieu, dont la figure trahissait une certaine préoccupation.

—La dernière fois que je la vis... n'était-ce pas pour la fête que vous nous avez donnée le jour de votre réception à l'académie ?

—Précisément. J'étais un des convives, observa le marquis des Aubes.

—Eh ! eh ! il y a quelques années de cela, reprit le comte ; je ne pourrai jamais oublier la triste figure de la marquise de Ligny, en entendant Crébillon nous raconter la sombre et mystérieuse histoire de ce pauvre de Marillac. Accablée sous les impressions étranges qu'éveillait en elle la parole saisissante du poète, elle faillit s'évanouir de peur.

—Beau triomphe pour Crébillon, observa la pétulante duchesse de Mailly, de faire peur à une vieille folle qui tombait en syncope en entendant le miaulement de son chat.

Un éclat de rire accueillit cette remarque de la duchesse.

—Vous riez, mesdames, s'écria M. de Marcieu un peu piqué. Je puis vous déclarer, cependant, que la marquise n'était pas la seule à éprouver une terreur profonde. C'est qu'il y avait dans le récit de Crébillon quelque chose d'effrayant en vérité. La soirée était très avancée ; les lumières ne jetaient plus qu'un éclat incertain ; et puis cette vaste salle, à moitié enveloppée dans l'ombre, et surtout les terribles souvenirs que le poète évoquait avec la puissance dramatique que vous lui connaissez, tout cela donnait à cette scène un caractère sombre et saisissant. Nous ressentions tous, plus ou moins, l'effroi qui s'était emparé de Mme. de Ligny.

Richelieu interrompit le narrateur.

—Voyez donc, comte, dit-il l'effet de vos discours. Mmes. de Montauban et de Bouzols se sont rapprochées de leurs cavaliers ; les sourcils de Mme. d'Anceuil viennent de se contracter, et un frisson agite les membres de notre charmante Athénaïs. C'est un crime de lèse-gaîté que vous venez de commettre, et pour punition, je vous condamne à manger de ce plat.

Un laquais présenta au comte une assiette d'où s'exhalait un parfum à faire pâmer d'aise le plus délicat des gastronomes.

M. de Marcieu goûta le mets en fin connaisseur.

—Eh bien ! demanda Richelieu, qu'en pensez-vous ? Votre cuisinier, qui est un élève du grand Vatel, est-il digne de tourner la broche de mon artiste génois ?

Le comte aurait bien voulu critiquer ; mais, en dépit de sa bonne volonté, il ne put rien trouver à reprendre au mets qui venait de lui être servi. Trop envieux, cependant, pour accorder un éloge, il répondit par une exclamation et un mouvement de tête passablement ambigus.

C'était un biais pour soutenir, sans compromettre, sa réputation de fin connaisseur.

—Ce ragoût est excellent, s'écria-t-on de toutes parts.

—Nous n'avons jamais rien mangé de pareil.

—Est-ce un mets génois ? demanda le marquis des Aubes.

—Je le crois, répondit le maréchal avec un malicieux sourire.

—Hé bien ! votre cuisinier est un grand homme ! observa M. de Biron, et je veux qu'il apprenne au mien sa recette.

—Je propose de lui voter une lardoire d'honneur, ajouta la duchesse de Mailly.

Tout en vantant l'excellence du mets italien, on arriva au dessert.

Les vins délicieux du duc avaient produit leur effet : tous les visages étaient animés, tous les yeux brillaient ; un charmant sourire s'épanouissait sur toutes les lèvres.

Le plaisir n'était pas plus vif au festin de Balthazar, avant que la main de Dieu ne traçât sur les murailles les trois mots mystérieux qui annonçaient la fin de l'empire de Babylone.

Richelieu fit un signe au chevalier dont nul autre que lui ne devina le sens.

Les laquais apportaient alors le dessert.

L'ordonnance en était superbe. Les fruits les plus délicats et les plus rares s'y montraient à côté d'une variété de ces délicieuses sucreries qui ont fait la fortune du célèbre Auger,

Au milieu de la table se prélassait orgueilleusement un riche plateau de vermeil soigneusement fermé par un couvercle du même métal.

Ce plat excita l'attention et la curiosité générales. Le marquis des Aubes interpella Richelieu,

—Serait-ce encore une surprise génoise ?

—Je crois que oui, repliqua Richelieu. Il m'a annoncé une chatterie italienne qui devait réunir tous les suffrages. Voyons si ses orgueilleuses prétentions seront justifiées.

En proférant ces mots, le maréchal ordonna à un laquais d'enlever le couvercle.

Grande fut la surprise des convives,

Sur ce plateau soigneusement recouvert se trouvait un ceinturon en peau et des poches, artistement entourés de gelées aux couleurs éclatantes.

Le plus grand silence régnait dans la salle, Chacun attendait impatiemment le mot de l'énigme. Seul, le chevalier avait sur les lèvres un sourire radieux.

—Messieurs, dit le maréchal, le mystère ne sera pas long à éclaircir. Vous vous rappelez tous que le jour de mon arrivée à Versailles, ma culotte a servi de texte à vos spirituelles épigrammes. Le comte de Marcieu, surtout se montrait le plus piquant à son sujet, et je lui ai proposé de la lui envoyer, s'il avait hérité des goûts singuliers de son aïeul. La plaisanterie a eu du succès, et plusieurs d'entre vous, le vicomte de Curny, entre autres, l'ont prié de les inviter à dîner le jour où son cuisinier apprêterait ce mets nouveau. Eh bien ! j'ai comblé vos désirs. Le plat que vous avez trouvé délicieux tout à l'heure, c'était... mon Dieu oui, c'était la fameuse culotte. Voici tout ce qui nous reste de ce vêtement : la ceinture et les poches. J'espère, messieurs, que vous fêterez aussi bien ce nouveau mets que le premier.

Ces mots expliquèrent l'énigme.

Nous ne dirons pas précisément aux lecteurs que les applaudissemens couvrirent la voix de Richelieu, et que M. de Biron demanda de nouveau la recette du cuisinier génois. Nous leur ferons grâce également des sensations diverses éprouvées par les hôtes du noble duc, et surtout par les femmes.

Plusieurs d'entre elles se levèrent aussitôt de table. Pâles, moroses, indisposées même, elles sortirent leurs flacons et maudirent l'invention diabolique de Richelieu.

Quelques uns des convives, M. de Marcieu entre autres, voulurent faire bonne contenance, et rirent aux éclats. D'autres se montrèrent incrédules à l'endroit de l'accommodement de la cu-

lotte, et se refusèrent à croire qu'ils eussent mangé de ce mets hétéroclite. Le cuisinier fut appelé. Il ne fallut rien moins que son affirmation pour les convaincre que Richelieu leur avait fait chèrement expier leurs intarissables plaisanteries.

La comédie n'était pas finie cependant.

Dans le premier moment la marquise de Monluc s'était rapprochée d'une fenêtre. Elle se disposait maintenant à quitter la salle, et elle passait devant Richelieu, en lui adressant quelques mots assez aigrés, lorsque le maréchal lui prit galamment la main.

—Permettez, madame, dit-il, que je vous prie de demeurer quelques instans encore. Votre présence est nécessaire ici.

La marquise le regarda avec indignation.

Sans paraître ému le moins du monde, Richelieu la conduisit à sa place.

Il commença alors, avec le plus grand aplomb, à découper ce plat d'une nouvelle espèce. Une des poches circula à la ronde, mais ne s'arrêta nulle part. Sur le refus de tous les convives, le chevalier se l'adjudgea, en conservant, lui aussi, un sang-froid remarquable.

Tous les yeux se fixèrent sur notre cadet. Allait-il réellement goûter à ce mets coriace ?

L'étonnement s'accrut lorsqu'on vit Khéruel dépecer bel et bien la poche de cuir et en tirer un parchemin assez volumineux.

—Ah ! fit-il, en jouant la surprise à son tour. Qu'est cela ?

—Ce doit être la recette que demandait avec tant d'instances, M. de Biron, répondit Richelieu ; voyez plutôt vous-même.

Le chevalier déplia le parchemin et lut à haute voix ce qui suit :

De par le roy,

Commission de colonel de Royal-Roussillon accordée à notre amé et féal le sieur Anatole de Khéruel, etc., etc.

Signé Louis.

Une bruyante explosion de joie accueillit cette lecture. L'amour du chevalier pour Athénaïs n'était ignoré de personne à la cour. On connaissait les motifs de l'éloignement de la mère pour cette union que chacun désirait. Partout on s'intéresse au sort de deux amans également beaux, également persécutés. Ce changement de fortune donnait donc à espérer que Mme. de Monluc renoncerait à vouloir sacrifier sa fille. Aussi, de toutes parts arrivèrent des félicitations pour le chevalier et des complimens pour Athénaïs. Le comte seul fronçait le sourcil et ne desserrait pas les dents.

Lorsque le premier mouvement d'expansion fut passé, Richelieu prit la parole :

—S. M. Louis XV vient de vous accorder, chevalier, une faveur dont vous vous rendrez digne, j'en suis persuadé. A mon tour de vous annoncer une bonne nouvelle. J'ai appris, hier au soir, que le comte de Vauxclair, votre grand-oncle, était décédé à son château, en vous instituant son légataire universel. Son immense fortune et son titre vous appartiennent donc désormais, et vous permettront de tenir à la cour le rang auquel vous venez de monter.

Les applaudissemens redoublèrent, et la figure de la marquise commença à s'éclaircir.

Richelieu reprit, en se retournant vers elle :

—Maintenant, marquise, vous n'avez plus de griefs sérieux à articuler contre mon protégé. J'en suis fâché pour M. de Marcieu, mais je réclame l'exécution de votre promesse.

—Quelle promesse ? demandèrent Mme. de Monluc et le comte.

—Oh ! parbleu, celle que vous m'avez faite à Versailles, dans les antichambres du roi. Le jour où l'on mangerait la fameuse culotte devait, vous l'avez promis, éclairer le bonheur du chevalier. Or, la culotte a subi son malheureux destin ; donc je suis en droit de vous sommer de tenir votre parole.

M. de Marcieu ne pouvait rester spectateur indifférent de ce débat. Il se leva, et, tout en promenant sur les convives un regard chargé de colère :

—Madame, dit-il, permettez aussi que je fasse valoir mes droits. Tout à l'heure, en revenant de la chasse, vous vous êtes formellement engagée à m'accorder la main de Mlle. votre fille avant un mois. Ne suis-je pas également fondé à vous sommer de tenir votre parole ?

Avant que la marquise eût répondu, un valet entra dans la salle, précédant un courrier à la livrée du roi de France.

Celui-ci remit au comte un papier scellé aux armes de Louis quatorze.

L'attention redoubla. Le plus grand silence régna parmi les convives.

M. de Marcieu ouvrit la dépêche royale et la parcourut avec agitation.

Cette lecture parut produire sur lui une impression profonde. Il devenait tout blême, et une sueur froide inondait son front.

Quand il eut terminé, il lança à Richelieu un regard foudroyant ; puis, d'une voix qu'il ne put s'empêcher, en dépit de sa politesse exquise, de rendre saccadée et sourde :

—Maréchal, dit-il, ce pli me prouve, une fois encore, que votre faveur est plus précieuse que jamais. Si vous servez cordialement vos amis, vous n'épargnez guère ceux qui ont le malheur de vous déplaire.

Et se retournant vers la marquise :

—Madame, dit-il, S. M. m'accorde une distinction des plus flatteuses, mais qui aura pour effet de m'éloigner aussitôt de Paris. Voici ma nomination à l'ambassade d'Espagne. Vingt-quatre heures seulement me sont accordées pour me présenter à Versailles, recevoir les dépêches et les instructions qui me sont nécessaires, et me diriger vers ma destination. Le but du maréchal est atteint, comme vous voyez, puisqu'en partant je laisse le champ libre à mon rival.

Mais son triomphe n'est pas encore assuré et il dépend de vous de me retenir à Paris. Mon âge et mes blessures gagnées au service du roi, peuvent me servir d'excuses légitimes, si je refuse l'insigne honneur qu'il veut bien me faire. J'attends donc votre réponse pour formuler la mienne.

Ces paroles furent suivies d'un murmure confus. Tous les conviés, les femmes surtout, oubliaient en ce moment le danger que leur réservait le ressentiment d'un homme aussi redoutable que M. de Marcieu. A défaut d'un autre langage, leurs yeux sollicitaient vivement la marquise en faveur des deux amans.

Celle-ci venait de prendre résolument son parti, en véritable femme de cour qu'elle était.

L'élévation du chevalier au grade de colonel ; l'héritage considérable qu'il venait de faire par la mort de son oncle ; le titre de comte qu'il avait présentement le droit de porter, changeaient complètement la face des choses.

Ce n'était plus maintenant un jeune cadet sans fortune, ne possédant au soleil que son manteau et son épée.

Le chevalier de Khéruel devenu comte de Vauxclair, méritait bien qu'on s'intéressât à ses amours.

Telle était l'opinion de Mme de Monluc.

Ajoutez à ces considérations, si puissantes déjà, que la distinction accordée à M. de Marcieu frisait de bien près la disgrâce, et que son ambassade ressemblait furieusement à un exil.

Or, en bonne mère, pouvait-elle consciencieusement choisir pour gendre un homme qui n'était plus dans la faveur du roi ?

La marquise avait donc changé complètement ses intentions à l'égard du protégé de Richelieu, lorsque M. de Marcieu lui demandait une réponse. Elle n'hésita pas à s'expliquer catégoriquement.

—J'en suis fâchée pour vous, comte, dit-elle, mais une Monluc n'a que sa parole, vous ne l'ignorez pas.

—C'est aussi votre parole que j'invoque, observa M. de Marcieu.

—L'engagement pris envers M. le maréchal est antérieur à celui que vous rappelez, comte ; ainsi je me trouve contrainte de renoncer aux projets dont je vous ai entretenu en revenant de la chasse. Veuillez accepter mes excuses, et croyez bien que je n'en serai pas moins votre sincère amie.

Le comte n'avait pas besoin d'en entendre davantage.

Dans ce moment, qui détruisait toutes ses espérances, il réussit à vaincre l'impétuosité des sensations qui remplissaient son âme.

Peut-être que l'ambition avait lutté avec avantage contre l'amour.

Peut-être était-il trop fier pour laisser deviner ce qui se passait en lui.

Quoi qu'il en soit, prétextant la nécessité de veiller au préparatifs de son départ, il prit congé de la société et sortit de la salle.

Quelques minutes après on entendait le galop de son cheval qui l'emportait vers Paris.

Chacun vanta alors librement, et sans contrainte l'habileté de Richelieu, et prédit aux deux amans le sort le plus heureux.

—Comme tout s'enchaîne pourtant dans ce bas monde, dit M. de Biron. Sans la culotte, point de railleries ; sans railleries, point d'engagement formel de la part de la marquise ; sans engagement, point de mets génois, et sans mets génois, point de mariage entre M. de Khéruel et Mlle de Monluc.

—Vous le voyez donc, et Voltaire avait raison de le soutenir, répliqua le duc : tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

—Le mets génois excepté ! observa la duchesse de Mailly.

La marquise s'adressa alors à Richelieu.

—Maréchal, maréchal, dit-elle, je vous pardonne volontiers le stratagème employé pour vous débarrasser de Marcieu ; mais votre plat diabolique me restera long-temps sur le cœur. Tenez-le-vous pour dit : je me vengerai.

Je n'ai pas à craindre, du moins, que vous m'appliquez la peine du talion, dit le duc en souriant.

—Vous croyez ?

—Mais sans doute, puisqu'il vous manque et le cuisinier génois et la culotte.

CHARLES EXPILLY.

REVUE DU MOIS, -- MAI, 1847.

Précieux jours dont fut ornée, la jeunesse de l'univers,
Par quelle triste destinée, n'êtes vous plus que dans nos vers ?



Il y avait des poètes en Canada, ne pensez-vous pas comme moi, amis lecteurs, qu'ils seraient fort en peine de rimer sur le retour du printemps. Pour ma part je vous l'avoue, je puis à peine retrouver dans mon imagination ou dans les souvenirs de ma première enfance, quelques inspirations fugitives pour saluer ce soleil printanier dont la douce chaleur réveillait autrefois la nature engourdie, cette atmosphère embaumée dont les éivrantes senteurs révélaient de toutes parts le commencement d'une vie nouvelle. Dans le bon vieux temps, le joli mois de mai nous arrivait couronné de roses, rayonnant de grâces et de bonheur, gai, souriant comme la jeune vierge aux pieds de l'autel ou brûlé le flambeau de son hyménée. En l'an de grâce 1847, les jours de mai se sont écoulés, tristes, frileux, sombres comme les derniers jours d'automne, sans verdure aux champs, sans feuillage aux arbres, sans fleurs aux jardins. Encore quelques années semblables et il y aura toute une génération qui ne connaîtra la saison tant aimée des poètes et des amoureux que par les traditions de famille, les pastorales de Théocrite, les églogues de Virgile et les vers des anciens troubadours. — Enfin il faudra bien renoncer au printemps, puisque le printemps a entièrement oublié le Canada. Aux astronomes de rechercher les causes de cette perturbation des saisons; aux météorologistes de nous dire quelle influence peut décidément avoir sur la constitution atmosphérique actuelle le déboisement de nos forêts. Pour moi, conteur de salon, je ne veux pas vous ennuyer par des dissertations scientifiques et je ne signale ces faits et ces capricieux changements dans les saisons que pour prouver leurs pernicieux effets sur le bonheur, les jouissances et la santé publiques.

Jadis aux premiers jours de mai, la campagne se parait de tous ses charmes, les bois étaient verdoyants, une végétation généreuse couvrait déjà le sol, la nature faisait ses premiers amours. Aujourd'hui tout est tardif et stérile à la même époque. Le temps a été si brutalement froid que dans la première semaine de ce mois, la glace était encore ferme sur le St. Laurent. On a même traversé dessus en voiture. Dans plusieurs de nos campagnes, une cérémonie qui n'avait pas eu lieu depuis trente ans, s'est renouvelée; les habitants ont planté un mai sur la glace au bruit de joyeuses acclamations et de décharges de mousqueterie et d'artillerie, mais on aurait cherché en vain par tout le pays un coin de verdure pour une fête champêtre.

La navigation a beaucoup souffert de ce retard de la saison. Ce n'est qu'hier que notre majestueux fleuve a vu ses eaux sillonnées en tous sens par les bateaux à vapeur et les vaisseaux. La flotte d'outre-mer du printemps s'est trouvée attardée dans le golfe au milieu d'une mer de glaces. Un grand nombre de navires ont été exposés à de cruels dangers, aux horreurs du froid et aux périls des tempêtes, bloqués de toutes parts sans pouvoir avancer ni reculer. C'est bien cette année qu'on a pu voir combien la sévérité de notre climat est contraire à la prospérité du Canada, et combien il faut de courage, d'énergie et d'intelligence de la part de ses habitants pour triompher des obstacles qui s'opposent à son avancement. Quand l'Europe affamée attend avec impatience les grains et les produits de l'Amérique notre navigation intérieure est fermée pendant six longs mois. Commerce, industrie, transports, exportations, importations, tout est arrêté stagnant et les classes laborieuses paient un énorme tribut aux rigueurs de l'hiver. Il n'y a que l'établissement de grandes lignes de chemins de fer qui puisse améliorer notre condition, abrégé de trois mois au moins la saison morte, en nous rapprochant de l'Océan et nous permettre de continuer presque d'une année à l'autre nos communications avec le monde entier, aujourd'hui si longtemps interrompues.

A en juger par les apparences et les quelques mois écoulés, l'année 1847 sera comptée parmi les plus néfastes. La chronique ne sera pas gaie. Sans être superstitieux, je ne puis me défendre de fort mauvais pressentiments sur son compte. Je l'ai toujours pensé; on ne saurait attendre grand chose de bon d'une année, qui commence par un vendredi. Aussi, de quoi n'avons nous pas déjà à nous plaindre! de l'ordre des saisons interverti, de la température qui se fait une maligne joie d'être abominable, du ciel qui tient sans cesse ouvertes nos têtes ses ourtes gonflées d'aquillons, ses urnes de pluies, de neige et de grêle de la terre qui non contente d'être ingrate aux hommes, refuse à nos animaux même quelques misérables brins d'herbe, des hommes oui des hommes, *vos quoque homines*, qui vous pillent et vous exploitent les uns les autres comme autant de tigres affamés, qui violez sans cesse toutes les lois divines et humaines, riches qui opprimez les classes pauvres, taillables et corvéables à merci, pauvres qui vivez sans prévoyance et sans vertu, qui êtes si souvent la cause de votre ruine par la paresse, l'intempérance et la débauche, des femmes enfin, (et nous leur demandons pardon de le dire,) qui au lieu d'être sur la terre, comme

Dieu l'a voulu, des anges de rédemption, oublient quelquefois leur mission et nous feraient probablement encore chasser du Paradis terrestre, si nous n'étions pas bien déçus de la confortable existence assurée jadis au père Adam, que madame Eve lui fit perdre, comme vous savez, en lui faisant manger des pommes.

A-t-on jamais vu un catalogue plus désolant de misères et de contrariétés? et dire que ce n'est là qu'un faible tableau, et que par toute la terre, les choses ne sont pas plus consolantes. La famine la plus épouvantable décime la population de l'Europe. Le vieux monde est ébranlé jusques dans ses fondations. Toutes les nations sont plus ou moins frappées par les décrets impénétrables de la providence. Dans la Grande-Bretagne, le peuple affamé et surabondant voit le sol inondé de ses sueurs aux mains de quelques barons gorgés de biens. La nation la plus riche de la terre, la reine des mers qui compte autant de sujets qu'il y a d'étoiles au ciel dans une belle nuit d'été, voit dans son sein, au milieu de ses palais et de ses monuments, à côté de ses trésors inépuisables ses enfants mourir de faim! La France et l'Allemagne partageant avec elle des maux semblables et combien d'autres pays. Ici tout à coup c'est une crise commerciale, une gêne dans l'industrie, la rareté du numéraire, la fermeture des fabriques, la cessation du travail. Là c'est une révolution politique, une crise sociale. C'est le Portugal déchiré par la guerre civile; c'est l'Espagne inquiète et turbulente encore assise sur un volcan; c'est la Prusse qui s'agite et demande l'affranchissement de son peuple; c'est l'Autriche qui tremble en entendant la voix divine de l'Auguste souverain de l'Italie appeler les peuples à la liberté; c'est l'autocrate Nicolas écrasant sous ses pieds les derniers débris de la Pologne; c'est la Turquie, la Grèce, l'Égypte prêtes à en venir aux mains.

Mais à côtés de ces tristes spectacles, de tous ces graves sujets de réflexions, il en est un pour nous plus désolant encore, c'est l'état social et politique du Canada.

A aucune époque le drame de notre histoire n'a offert de plus saisissantes péripéties; quand la liberté politiques, civile, religieuse et commerciale est proclamée par l'Angleterre aux quatre coins du monde; quand les voûtes du parlement impérial reteussent chaque jour des mots impérissables de liberté, d'équité et de justice égale pour tous les sujet de ce vaste empire, il existe dans un coin retiré de ce même empire sur les bords du saint-Laurent, une race d'hommes qui lutte avec une constance héroïque, pour tous ses droits de sujets anglais qu'on lui a constamment refusés. Cette race est respectée par ceux même qui l'oppriment, qui la pillent et qui l'exploitent sans merci. Ses ennemis les plus acharnés lui reconnaissent de la valeur, des sentiments honorables et mêmes chevaleresques, de l'honnêteté, un caractère paisible, moral, hospitalier. Sa fidélité, sa loyauté, son attachement aux institutions anglaises ont été prouvées sur plus d'un champ de bataille. Elle a rougi de son sang, à la défense de l'Angleterre, le sol canadien envahi par l'ennemi; et c'est elle qu'on proscriit; car il faut bien le dire, la race française est proscrie en ce moment en Canada et pourquoi? parce qu'elle veut une justice égale et des droits égaux, parce qu'elle veut que le gouvernement représentatif et constitutionnel soit une vérité, enfin parce qu'elle ne veut pas accepter de ses ennemis des termes avilissants et déshonorants. La société canadienne est saisie d'étonnement et de regrets en voyant une administration audacieusement composée d'hommes impopulaires et inhabiles, quelques uns ramassés dans la rue. Elle est inquiète et soucieuse de l'avenir. Jusques à quand la proscription durera-t-elle? Je ne puis le dire, mais elle ne saurait durer, sans amener une crise grave, qui pourraient bien hâter le dénouement du drame.

Si nous avions des salons à Montréal, j'aurais probablement quelques anecdotes à vous raconter, je pourrais parsemer ma revue du mois de quelques unes de ces spirituelles histoires, de ces jolis mots, de ces fines reparties que nos dames savent si bien dire, mais hélas! nos salons sont fermés. La poésie n'est nulle part; comment voulez-vous qu'elle paraisse encore? Il lui faudrait un casque et des mitaines, sous peine de grelotter comme ma prose. Il faut bien aujourd'hui que la politique, la littérature et la philosophie se donnent la main pour défrayer nos loisirs. Autrement nous deviendrions par trop positifs, nous serions condamnés à un terre-à-terre insupportable. Mais voici bientôt l'arrivée d'une personne qui peut donner un peu de vie à nos salons et à notre société. La comtesse d'Elgin, l'aimable épouse de notre gouverneur sera à Montréal dans quelques jours. Elle est accompagnée de sa sœur cadette Lady Lampton. Espérons que leur présence au milieu de nous hâtera la chute du système de proscription inauguré durant ce mois par des hommes malhonnêtes contre nos compatriotes. Pour moi je me flatte que nos troubles politiques n'empêcheront pas ces dames de recevoir de nous les hommages dus au beau sexe et ce cordial accueil que les Canadiens doivent surtout aux enfants de l'illustre feu comte Durham.

L. O. L.